

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

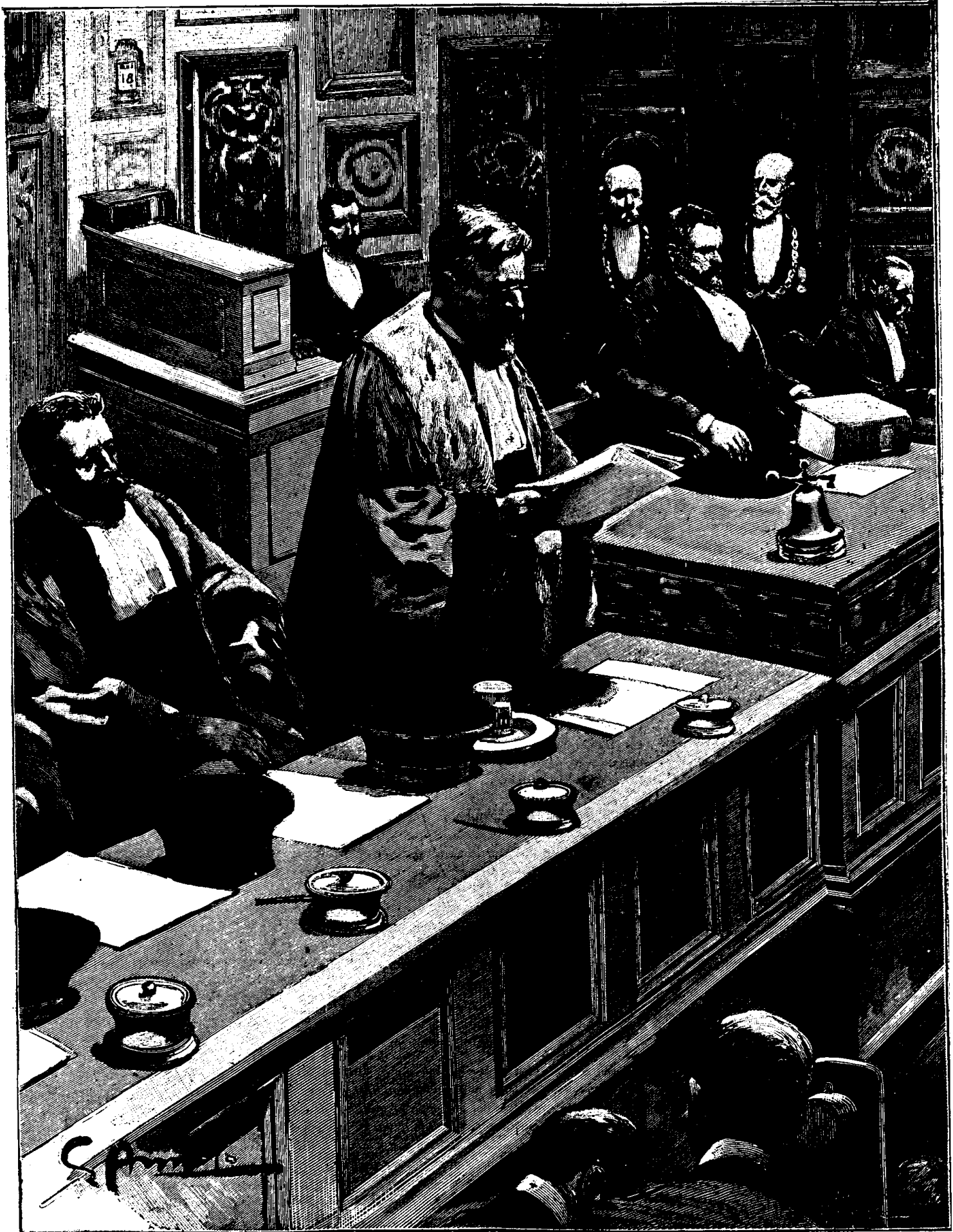
16^{ME} ANNÉE, No 807.—SAMEDI, 21 OCTOBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PARIS : Le complot devant la haute-cour.—Le procureur-général Bernard lisant son réquisitoire

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 OCTOBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Quelques notes, par A. Pelletier.—Poésie : Terre de France, par A. Lemoyne.—Secret, par Haude.—Dévouement, par H. Datin.—Mondanités.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Hygiène, par Dr Pécault.—Personnel.—Poésie : Avarice, par O. Mayrand.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—M. L. Herbet.—Poésie : Les trois majestés, par C. Gill.—Conseils aux jeunes femmes, par Françoise.—Nos gravures.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilletons canadiens : Le chevalier Henry de Tonty ou Main de Fer, par Régis Roy.

GRAVURES.—Le complot devant la Haute-Cour de Paris : Le procureur-général Bernard liant son réquisitoire.—Le palais du gouvernement à Pretolia (Transvaal).—Au bal (double page).—Illustration du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

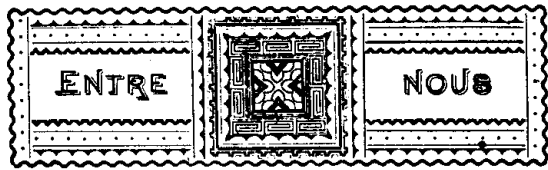
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes journaux ou la commission de d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous substituons par là, comme les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



L'histoire rapporte—elle est vieille et bien connue—qu'un riche anglais, un noble lord, annobli pour avoir brassé beaucoup de bière ou d'affaires, je ne sais plus au juste, voulant se guérir d'une maladie réputée incurable dans le Royaume-Uni, la francophobie, consulta les principaux médecins du pays, qui ne purent que lui donner des conseils qu'il était incapable de comprendre.

Du reste ce n'était pas ce qu'il demandait.

Ce qu'il voulait, c'était un remède agissant promptement, à la manière des mouches noires, de la pierre infernale, d'un laxatif énergique ou d'un émétique violent, et pouvant le débarrasser des microbes anti-français qui lui trychinaient le sang et le cerveau.

Il offrait un bon prix, la chose fut vite connue, et, malgré tout, non seulement le remède n'arrivait pas, mais le noble lord devenait francophobe enragé à tel point qu'il ne pouvait plus boire ni vin français, ni eau, et qu'il en était réduit à absorber des quantités invraisemblables de gin et de scotch, tout comme un bon président de société de tempérance.

De plus, il était évidemment arrivé à être Dreyfusard à tous crins et offrait au fameux traître toutes ses

filles en mariage, si l'envie de divorcer venait à l'ancien seigneur de l'île du Diable.

On allait l'envoyer aux loges quand, un beau jour, un brave garçon, un Jersiais, descendant d'un des conquérants de la vieille Angleterre, lui enseigna un remède garanti ; c'était de se procurer et de porter la chemise d'un homme heureux et chanceux. Il le connaissait.

C'était un pauvre diable, vivant de peu, toujours chantant heureux et content de son sort.

On lui offrit une somme folle pour sa chemise.

Hélas ! Il n'en avait pas !

. C'est depuis cette aventure que le bruit s'est accrédité que l'homme heureux ne pouvait pas avoir de moyens de se procurer une chemise.

Dieu merci ! c'est une erreur.

Il existe un homme heureux et chanceux à Montréal. Il a une chemise et il est avocat.

C'est du moins ce que nous lisons tous les jours en ouvrant un journal, sous le titre "Un homme chanceux." "Un homme heureux." "A very lucky man."

Le Montréalais en question est arrivé au bonheur en gagnant le gros lot d'une loterie quelconque et va pouvoir guérir le noble lord anglais, en lui envoyant une de ses chemises, puisqu'il en a plusieurs.

L'homme heureux est un avocat. Qui l'eût cru ?

Pas moi, à coup sûr, et pour dire le vrai, je ne le crois encore qu'à demi, bien que j'aie vu la chose imprimée.

Je ne le crois pas tout-à-fait, parce que je suis sous l'impression que cela doit horripiler l'heureux gagnant, de lire son aventure publiée partout, en plus d'une langue, et de se voir en tous lieux qualifié d'homme heureux, chanceux, veinard, privilégié, nageant dans un seau de félicité, tout cela parce qu'il a eu un bon numéro dans une loterie pseudo-artistique.

Quoi qu'il lui arrive, désormais, il n'a plus le droit de se plaindre. Il est l'homme chanceux. S'il est malade, personne n'y croira, c'est l'homme chanceux. S'il est triste, c'est qu'il dissimule son bonheur, c'est l'homme chanceux. S'il s'ennuie, il s'arroge un droit qui ne lui appartient pas ; n'est-il pas l'homme chanceux ?

Et dire que certaines gens appellent ça le bonheur, la chance !

A la place de l'avocat chanceux, je demanderais et même j'ordonnerais aux directeurs de la loterie nationale de me ficher la paix, de me laisser tranquille et de ne plus publier ainsi mon nom.

De moins, il pourrait avoir alors la véritable chance de dormir sans être toujours poursuivi par cet affreux cauchemar de se faire appeler partout l'homme chanceux.

. Mais, cette francophobie qui distingue à un si haut point les insulaires de la Grande-Bretagne, n'est peut-être en réalité que le résultat d'une affection de leur organe visuel qui ne leur permet que de voir de loin, à la manière des presbytes.

Ils voient parfaitement la petite parcelle de chaume qui s'égare dans l'œil de leurs voisins de l'autre côté de la Manche, mais ils ne peuvent distinguer l'éncrimité du végétal qui a pris racine dans l'orbite sourcilieuse de leur nation.

De cet arbre si grand, qu'un cheval au galop Mettrait plus de cent ans à sortir de son ombre

je vais détacher quelques feuilles,—il n'y paraîtra pas—quelques petites feuilles qui pourront nous renseigner sur la moralité de la classe dirigeante britannique.

—Il y a quelques temps, le fils aîné de lord Haldon, destiné à occuper le siège de son père à la Chambre des Lords, a avoué, dans un procès civil, avoir forgé sur un billet, la signature de sa mère. L'usurier qui l'avait escompté, réclama au justice de lady Haldon, le montant du billet, \$47,500,—rien que ça,—mais la défenderesse refusa de payer en disant qu'elle n'avait jamais signé le billet et fit sommer son fils de comparaître comme témoin en sa faveur.

Le fils reconnut le bien fondé de la défense de sa

mère et avoua qu'il avait forgé sa signature. Le demandeur fut débouté de son action, et lady Haldon, qui est déplorablement riche, gagna son procès... aux dépens de l'honneur de son fils.

Celui-ci—un chançard, *a very lucky man*—échappa aux poursuites criminelles, grâce à l'habileté de son avocat, qui parvint à persuader aux juges, que le vrai coupable était l'usurier, qui savait parfaitement que la signature de lady Haldon était fausse, mais qu'il avait escompté quand même le billet avec dix pour cent d'escompte, en disant qu'il était bien sûr que la famille paierait.

Le noble faussaire pourra siéger plus tard à la Chambre des Lords.

La justice anglaise n'est-elle pas égale pour tous ?

Lord William Nevil, fils du marquis d'Abergavenny, purge en ce moment une condamnation à cinq ans de travaux forcés, pour avoir forgé la signature de son ami, le capitaine Clay.

Le chirurgien-major des Horse-Guards, le Dr Collins, médecin le plus en vogue des femmes du grand monde de Londres, est dans le même cas pour avoir forgé la signature d'un de ses camarades, le riche capitaine Selwyn.

Un autre officier des Horse-Guards, appartenant à une grande famille, le capitaine Scott-Saunders, est au bagne pour avoir signé sur un billet le nom de lord Landsborough.

Il y a un an, Jay, le célèbre usurier de Londres, demanda à sir Tatton Sykes le paiement de plusieurs billets portant son nom. Sir Tatton refusa en disant que sa signature avait été forgée, et la cour admit ce moyen de défense. Ce n'est cependant un secret pour personne que c'est sa femme, lady Tatton, qui est la coupable, et celle-ci continue à être reçue dans le monde, avec les mêmes égards qu'avant cette terrible et déshonorante aventure.

Lady Gunning est actuellement au pénitencier pour avoir forgé la signature de son père et de plusieurs autres parents. Elle appartient à la famille des Churchill, dont le chef est le duc de Marlborough.

Je n'avais cueilli qu'un des plus petits rameaux de l'arbre, qui grandit toujours dans l'œil de John Bull. Je m'arrête, bien que j'aperçoive près de moi une branche bien faite pour tenter un amateur, car elle a près de quatre-vingts feuilles, dont chacune porte le nom d'un lord compromis dans les affaires véreuses de Hooley, de frauduleuse mémoire.

Tout cela n'est guère en faveur de la haute société anglaise, et la gangrène démoralisatrice qui la ronge est déplorable, mais ce qui l'est plus encore, c'est l'effet produit sur la classe qui peine, qui souffre et qui est témoin des vilénies commises par ceux qui, riches, pourraient vivre honnêtement si leurs passions mauvaises ne les rendaient pas vils et méprisables.

. Mais voici que le vent du Nord nous apporte des cris, des plaintes, des prières, des râles, des sanglots mêlés à des blasphèmes, des hurlements d'ivrognes et des ricanements démoniaques.

Hélas ! ce sont des femmes à l'agonie et des hommes qui, près d'elles, se vautrent dans une orgie sans nom !

C'est un naufrage ! c'est une scène suprême de courage, de lâchetés ; c'est l'humanité dans toute sa beauté et dans toute sa laideur.

Ici, une partie de l'équipage qui lutte héroïquement ; là des chauffeurs qui boivent et qui volent. Le vent est froid, la mer est glacée, une chaloupe sombre entraînant dans la tombe des femmes aux cheveux blancs et de belles jeunes filles à la tête blonde, et, dans la tempête de jurons des bandits, d'ordres donnés par les officiers calmes et dignes, d'appels désespérés et d'invocations au ciel, deux voix graves murmurent des paroles de pardon. Ce sont celles de deux prêtres qui donnent l'absolution *in extremis* à ceux qui vont mourir.

C'est le naufrage du *Scotsman*, dans le détroit de Belle-Isle.

Mais à quoi bon aller plus loin, vous en connaissez les détails et il n'est que trop vrai qu'une partie de

l'équipage était composée de voleurs, de lâches, d'ivrognes.

On a beau dire que ces chauffeurs, puisqu'on met tout sur le dos des chauffeurs, étaient des hommes recrutés à la hâte à Liverpool, vu la grève des chauffeurs ordinaires : c'est une mauvaise excuse, et les malheureux passagers ne peuvent l'accepter.

Ces gens là était les employés de la compagnie, faisaient partie du personnel du navire, et c'est la compagnie qui est responsable de leur conduite.

On a bien parlé du naufrage de la *Bourgogne*, mais on oublie qu'une grande partie des marins du navire français sont morts avec leurs officiers et leur capitaine et que pas un homme de l'équipage du *Scotsman* n'a disparu !

. Eh bien ! la conférence de la paix, de La Haye, porte ses fruits, et ce qu'il y a d'assez typique, c'est que ce Congrès, ayant eu lieu en Hollande, l'Angleterre s'est empressée de provoquer la guerre avec les Boërs, Hollandais d'origine.

Pauvres Boërs ! Leur existence n'a pas toujours été heureuse, comme vous le savez.

Beaucoup d'entre eux sont des descendants de Français huguenots, chassés de leur patrie par l'inepte révocation de l'édit de Nantes, révocation due à l'influence d'une femme, la veuve Scarron, dite de Maintenon, comme l'abandon du Canada a été l'œuvre de la fille Poisson, dite de Pampadour.

Ces pauvres exilés s'étaient réfugiés en Hollande, où ils épousèrent des filles du pays. Plus tard, un grand nombre de leurs enfants accompagnèrent les Hollandais, qui allèrent fonder la colonie du Cap, au Sud de l'Afrique. Mais aussitôt cette nouvelle région devenue prospère, l'Angleterre songea à l'acquiescer, et elle y réussit.

Les Boërs (qui veut dire *habitants, cultivateurs, paysans*), s'enfoncèrent dans les terres et s'établirent plus haut, dans l'Etat d'Orange, où ils furent encore tracassés et finirent par se fixer au-delà de la rivière Vaal.

Ils espéraient y vivre en paix ; ils ne demandaient qu'à être tranquilles, mais cela ne faisait pas l'affaire de l'Angleterre, et voici comment un journal français, *Les Débats*, apprécie la situation :

On se demande comment l'indépendance des Boërs pouvait gêner la puissance impériale, pour qu'un grand pays chrétien comme l'Angleterre fût amené à se ruer contre un petit pays non moins chrétien comme le Transvaal. Il y a des causes multiples à cela, et elles ne sont pas toutes d'un ordre très relevé. Si les mines d'or et de diamant que l'on sait n'avaient pas été découvertes au Transvaal, et mises en exploitation depuis quelques années, la situation serait aujourd'hui tout autre ; elle serait restée ce qu'elle était depuis la convention de 1884, qui reconnaissait l'indépendance intérieure du pays et ne limitait au profit de l'Angleterre que ses droits internationaux ; personne n'aurait eu l'idée de se mêler de ses affaires, parce que personne n'y aurait eu intérêt. Mais le Transvaal, qui se croyait et que l'on croyait pauvre, s'est tout d'un coup découvert des trésors qui ont violemment excité la cupidité de ses voisins. Pour son malheur, le génie même de la spéculation s'est trouvé incarné à sa porte dans la personne de M. Cecil Rhodes, l'âme de la Compagnie à Charte ! Elle languit, la Compagnie, malgré sa Charte ! Ses affaires ne sont pas aussi prospères qu'elle l'avait espéré. Mais peut-être le deviendraient-elles le jour où elle pourrait mettre la main sur les ruines du Transvaal. Il y a eu là une de ces tentations qui, pour certaines âpretés, sont irrésistibles, et il est permis de croire, sans pousser les choses à l'exagération, que l'impatience et les exigences de la Compagnie ont influé sur la politique de la Grande-Bretagne.

Mais d'autres causes encore ont produit le mouvement dont nous sommes aujourd'hui les témoins attristés, causes toutes politiques, celles-là. De plus en plus, les passions impérialistes agissent, pour le dénaturer, sur le vieux caractère de la colonisation anglaise, ce caractère que nous avons tant admiré. Les colonies britanniques se développent librement dans une autonomie qui est poussée aussi loin que possible, — trop loin, commence-t-on à trouver quelquefois. M. Chamberlain et M. Cecil Rhodes le trouvent incontestablement, en ce qui touche au moins la colonie du Cap. Cette colonie se permet de proclamer tout haut sa solidarité morale avec le Transvaal, auquel

elle se sent unie par les liens du sang. Est-ce tolérable ? A côté du Cap et de Natal, l'Etat libre d'Orange se tourne également, et pour les mêmes motifs, vers le Transvaal, sentant bien que l'indépendance de celui-ci importe singulièrement à la sienne, et que, suivant les vraisemblances, elles périront toutes deux en même temps. Il se trouve donc que, par la force même des choses, tous les intérêts alarmés dans l'Afrique australe, toutes les craintes d'un avenir moins heureux et moins libre, tous les mécontents d'un présent déjà assombri, créent autour du Transvaal une atmosphère de sympathies, où les Anglais croient découvrir pour eux le germe d'un sentiment contraire.

Mais à qui la faute, si ce n'est à eux ? Il suffisait de quelques ménagements, peut-être de pure forme, à l'égard du Transvaal, pour échapper à ce danger, si c'en est un, et, en tous cas, à ce désagrément. Une main plus légère et plus souple que celle de M. Chamberlain aurait évité de faire des blessures inutiles, ou se serait empressée de les panser. M. Chamberlain a eu très volontairement le geste dur et cassant. Aujourd'hui le mal est fait, et le même M. Chamberlain le dénonce à ses compatriotes, en assurant qu'on ne peut y pourvoir que par le fer et le feu. Si la guerre éclate, ce sera sa guerre ; il en portera la responsabilité devant l'histoire, et cette responsabilité pourra être plus lourde qu'on ne l'imagine. La victoire sera suivie en effet, d'une révolution inévitable dans les mœurs politiques de l'Angleterre, et nous craignons que cette révolution ne soit pas un bien ni pour personne, ni pour elle.

On ne peut qu'attendre avec anxiété la réponse de M. Kruger, et sans doute on ne l'attendra pas longtemps : l'Angleterre ne supporterait plus un retard, même de quelques jours. C'est le cercle de Popilius qu'elle a tracé autour de M. Kruger ; celui-ci ne peut en sortir que par la soumission pure et simple ou par la guerre.

Ces prévisions étaient juste, puisque la guerre est déclarée.

L'Empire Britannique, dont les sujets s'élèvent à près de trois cent millions, va donc se battre avec la république du Transvaal, qui compte tout au plus quarante mille hommes, de seize à soixante ans.

. Mais voici que la puissante Albion demande au Canada d'envoyer des Canadiens en Afrique pour prendre part à l'affaire.

On comprend facilement qu'il vaut mieux faire tuer des coloniaux que des soldats du Royaume-Uni, mais je me figure difficilement les fils de Jean-Baptiste allant se battre contre de braves gens qui n'ont rien fait et ne veulent rien faire au Canada, et qui ne demandent qu'une chose : c'est qu'on les laisse tranquilles.

Jean-Baptiste, ne t'emballe pas, ces Boërs ne sont ni des nègres, ni des peaux rouges, ce sont de bons "habitants," dont plus d'un, gardant son nom d'origine française, s'appelle Duplessis, Leblanc, Mercier, Normand, etc., etc., des gens dont les pères habitaient la Saintonge, la Normandie, l'Auvergne, le pays Basque, tout comme les ancêtres des bons Canadiens.

Jean-Baptiste, défie-tci et ne va pas tirer les marrons du feu pour John Bull.

Si, cependant, tu te décidais à aller volontairement te faire tuer là-bas, tu pourras passer pour un héros, mais peut-être aussi pour un... imbécile.

Quant aux Canadiens, qui sont soldats, "pour de vrai," ceux-là doivent partir si on leur en donne l'ordre.

Ils ne feront que leur devoir en obéissant.

John Bull

QUELQUES NOTES

A une jeune fille.

Les choses sentimentales et si pleines de mélancolie que vous me disiez au souvenir d'Atala malheureuse, de cette pauvre Graziella et de l'infortuné Werther, m'ont rempli d'émotion en me découvrant la bonté de votre âme et la tendresse de votre cœur. Mais, le croiriez-vous, j'ai presque éprouvé du regret de vous

avoir fait lire ces livres enivrants. Car, le cœur d'une jeune fille est déjà si vibrant, qu'il vaut mieux ne le pas mettre en contact avec certains courants qui lui donnent des chocs trop durs et font soulever, bien souvent avec trop de force, les vagues si paisibles et si flexibles surtout, qui dorment en lui. Oui, Werther, Atala et Graziella font battre les cœurs avec rage parfois, pour ne pas dire avec désespérance !

Un autre, dans cette catégorie, est Musset, dont vous me parliez avec enthousiasme. On a dit à tous les échos le génie de Musset ; on l'a proclamé, avec raison, le premier poète de l'amour ; on l'a adoré en quelque sorte, et il est encore l'idole d'une foule infinie. Et cependant, je ne crains pas de dire : "Malheur à qui lit Musset !"

Dans des vers d'une beauté vraiment majestueuse, il vous entraîne la meilleure âme de jeune homme ou de jeune fille ; il l'enlève, la fait esclave, chante pour elle, la remplit d'ivresse, la fascine, je dirais la magnétise ; et alors lui distille son absinthe goutte à goutte, ou à flots lourds et pressés.

Musset, ma chère amie, Musset et bien d'autres dans ce genre, c'est la sirène dont parlent les anciens.

On dit que des rochers où elles établissaient leurs demeures, les sirènes, mariant leurs refrains aux harmonies des flots, attireraient irrésistiblement les voyageurs. Ils venaient—les infortunés !—leurs vaisseaux faisaient naufrage ; et c'était la mort implacable et sans merci. Alors, elles, les sirènes astucieuses, chantaient pour d'autres voyageurs.

Je lisais que le chasseur de lions, pour captiver ses ennemis, creusait une fosse immense, la recouvrait de branches, de feuillée, de fleurs, et mettait un appât au milieu. Les lions, trompés, sautaient sur la proie, les branches traîtresses pliaient : ils étaient pris.—Ce chasseur, c'est Musset ; ces fleurs, ce sont ses vers ; cet appât, c'est sa pensée. Et les lions—pauvres victimes—ce sont les lecteurs et les jeunes lectrices dont l'âme est pareille à un miroir, à l'onde : le moindre souffle suffit pour la ternir.

Musset, encore, c'est la rose derrière laquelle se cache l'épine qui pique le doigt. Musset, c'est le baiser qui délecte, qui vous électrise, vous passionne, vous pâme, et, finalement, vous donne mal aux lèvres.

.

Ces quelques notes n'auront pas l'assentiment de tous, sans doute. N'importe ! J'ai dit la vérité qui exonère de tout blâme et lance toute critique dans le lointain de l'indifférence.

Je ne nie par le génie d'Alfred de Musset. A Dieu ne plaise ! Il faudrait renoncer à sa raison pour faire une pareille tentative ; car, du génie, il en a et combien, grand Dieu !

Pour moi, je ne sais trop lequel ou de Victor Hugo, ou de Lamartine, ou de Musset doit occuper la première place dans la poésie. Il me semble que c'est une trinité, que chacun est le premier dans son genre ; et, néanmoins, parlant de Musset, je redis aux âmes blanches :

Prenez garde.

Antonio Pelle tieri

L'imitation des étrangers, sous quelque rapport que ce soit, est un défaut de patriotisme.—Mme DE STAEL.

Microbes à part, la mode explique plus d'une épidémie : il y a des maladies bien portées.—G.-M. VALTOUR.

Une poignée de Parisiens font assez de tapage pour qu'on les croie, sur parole, Tout Paris.—JULES CLARETTE.

Fermez votre cœur à l'orgueil, à la sensualité, à toutes les passions, comme on ferme les portes et les fenêtres quand on veut que personne ne puisse entrer.—V. CURÉ D'ARS.

TERRE DE FRANCE

Quant l'œil a pu trouver sur la carte du monde
La France, vers le nord, on pense aux nids d'oiseaux
Fixés près de la mer. — Sur la planète ronde
Elle est toute petite, au bord des grands eaux.

Elle qu'on aperçoit comme un point dans l'espace,
Sur le globe pourquoi fait-elle tant de bruit,
Près du vaste océan tenant si peu de place ?
C'est qu'elle est pour le monde un flambeau dans la nuit.

Chaque soir de très loin, sur nos grèves natales,
On voit, quand le jour meurt, apparaître son feu,
Comme le feu sacré des antiques Vestales,
Réveillant dans les cœurs et l'espérance et Dieu.

Dès qu'on a mis le pied sur la plage bénie,
Hospitalière à tous, on se prend à songer
Aux contes merveilleux où plane un bon génie
Qui, des hauteurs du ciel, descend nous protéger.

Pour son ardente foi, que jamais rien n'altère,
Qui fait marcher l'enfant, qui soutient le vieillard,
Nous la vénons tous, la généreuse terre
Où sont nés du Guesclin, Jeanne d'Arc et Bayard.

ANDRÉ LEMOYNE.

SECRET

A mon amie Alice

Elle avait vingt ans, la belle Léopoldine de Myriane. Elle était fille unique et riche à millions : on la comptait comme la plus séduisante héritière. Depuis deux ans, l'encens de l'adulation montait à son cœur... partout on la fêtait, partout on l'admirait, et elle était idolâtrée d'un père veuf depuis dix ans, lequel concentrait toute sa vie sur l'enfant qui lui restait.

Cependant, Léopoldine passait indifférente devant cette foule d'admirateurs qui s'empressaient autour d'elle. On s'étonnait partout de ce dédain des plus brillants partis, de cette folie capricieuse qui repoussait toujours sans pitié. On s'étonnait en vain, la jeune fille restait toujours charmante, mais inébranlable dans son étrange résolution. Son père, heureux de la garder près de lui, éloignait toute pensée d'avenir qui amènerait la séparation... Il pensait peut-être que sa tendresse paternelle pouvait suffire à ce jeune cœur encore caressé de la douce brise des blanches illusions...

Un matin, M. de Myriane annonça à sa fille son intention de voyager.

— Ne le veux-tu pas, toi aussi ? D'abord nous irons à l'aventure, aussi en touriste, puis, à l'hiver, nous reviendrons au foyer. Qu'en dis-tu ?

— Oh ! père, comme tu es bon ! et combien je t'aime ! répondit la jeune fille, dont les yeux tout à coup s'illuminèrent d'une douce joie.

Son père remarqua cet éclair rapide, qui avait paru tout un bonheur dans ce regard si pur et si tendre ; dans son cœur toujours inquiet quand il s'agissait de son enfant adorée, il surgit une navrante pensée qui chargea son front de lourds nuages.

— Si j'allais la conduire moi-même à celui qui doit me l'enlever ? pensait-il.

Et cette pensée le suivit toute la journée avec une cruelle persistance... il voulut chasser cette tristesse subite qui l'accablait, et elle s'envenima davantage. La gaieté de sa fille éloigna quelque peu cette idée pénible, elle fut le seul remède qui put adoucir la douleur de ce cœur de père, jaloux de son trésor.

Trois semaines plus tard, le départ s'effectua. On était en septembre ; le temps était beau ; la nature était passée dans sa dernière toilette d'été, et lorsque le soleil se couchait, inondant la mer d'une pluie de feu, ou qu'il disparaissait derrière les montagnes dans sa royale splendeur, alors Léopoldine, avide de beau et de poétique, s'enivrait des soirs d'automne, remerciait plus tendrement son père, et qu'il était doux le baiser du merci !

M. de Myriane, depuis son départ, avait remarqué combien la jeune fille paraissait heureuse au milieu du nouveau qui l'entourait, mais qu'en retour une impatience fébrile semblait la pousser toujours en avant, comme si elle poursuivait un but, un but unique, cher

et sérieux. Lorsqu'ils descendaient à l'hôtel, Léopoldine voulait toujours voir les registres, les feuilletait ; sa main tremblait en tournant les pages, elle pâlisait, mais toujours, comme avec déception, elle rejetait le cahier loin d'elle, entraînant son père, reprise de sa fièvre de recherches.

Bientôt Léopoldine sembla se lasser, elle devint songeuse et attristée. Elle entrevit l'impossibilité de trouver ce qu'elle cherchait avec tant d'ardeur, et un soir, seule dans sa chambre, elle pleura.

— Oh ! j'ai été folle, dit-elle, de penser que je pourrais le retrouver ainsi, lui que j'ai entrevu un soir et que je n'ai jamais revu !

Le lendemain, elle pria son père de continuer leur vie errante ; "allons-là," et elle posa au hasard son doigt sur la carte que lui tendait son père. Le soir même, ils partirent. On était en octobre ; il pleuvait souvent, le ciel avait perdu son azur, les arbres leurs feuilles, les branches leurs nids. Léopoldine aimait la nature à son agonie ; car, elle n'était plus la voyageuse aux enthousiasmes délicieux qui, dans le commencement, ravissaient son père. Elle avait un secret qui, maintenant, l'étouffait, l'écrasait ! elle avait une souffrance intime dont elle n'était plus maîtresse et qu'aucun sourire ne pouvait plus cacher. Oh ! sans doute, elle avait soif d'amour, elle voulait s'abandonner toute entière à un bonheur suprême, où aimant elle serait aimée !

Ils arrivèrent vers le soir au terme de leur voyage ; le souper fut triste... Mlle de Myriane ne savait plus réjouir le pauvre père qui souffrait du mal de sa fille, et qui, en la voyant si lasse, se demandait : Que faire ? La nuit vint avec ses beautés rêveuses, une belle nuit claire et sereine, pleine de charmes.

Léopoldine garda la chambre, et de sa fenêtre bien close regardait là-bas, à l'horizon sans nuages ; sa douleur s'engourdissait, elle pesait moins sur son cœur ; dans le silence de l'appartement, le crépitement de la flamme du foyer chantait, et elle voyait une ombre chérie lui sourire tout près, quand on frappa à la porte.

Son père entra.

— Je viens te chercher, chérie ; j'ai retrouvé ici un jeune homme de ta connaissance que tu seras peut-être heureuse de revoir.

— Son nom ? questionna Léopoldine.

— Viens l'apprendre," répondit M. de Myriane.

Et il entraîna la jeune fille qui le suivit en soupirant.

En ce moment, une lueur d'espoir caressa sa douleur, l'illusion la toucha de son aile frémissante, et son cœur enivré lui montra la réalité qu'elle n'avait que rêvée ; elle descendait vers le salon avec une crainte, cependant ; cet inconnu, même si c'était lui, que lui serait-elle ? Et elle pencha son front soucieux, comme son père lui disait :

— Regarde !...

Et là, en pleine lumière, appuyé au marbre de la cheminée, c'était lui qu'elle apercevait ! Elle retrouvait le mystérieux aimé ; une étoile brillante s'allumait au ciel de son âme pour guider sa vie ; son cœur conquis avait trouvé son *alter ego*.

Trois mois plus tard, Mlle de Myriane était comtesse de Reynal.

Son père l'avait conduite vers celui qui devait la lui ravir.

HAUDE.

DÉVOUEMENT

Lors de la guerre de 1870, les Allemands n'étaient pas tendres pour les Français non incorporés dans l'armée régulière ; ne les considérant pas comme belligérants, ils les fusillaient sans pitié.

Dès le lendemain de la sanglante bataille de Wœrth, ils inaugurèrent un système de représailles abominable. Tout franc-tireur, convaincu ou simplement soupçonné d'avoir pris part à une escarmouche, était passé par les armes.

Ah ! la procédure était sommaire et ne traînait pas en longueur. Pour la forme, un court interrogatoire et, deux heures après, le malheureux figurait au poteau d'exécution. Très rares sont les cas où la grâce

fut accordée par le prince impérial, *Notre Fritz*, comme le désignaient les dépêches restées fameuses, par le futur empereur.

Dans la petite bourgade de Saint-Georges, distance de trois lieues de Nancy, habitaient deux frères, Georges et Etienne Muller, exerçant tous les deux la profession de menuisier. L'aîné Georges, était marié, déjà père de trois enfant ; le jeune n'avait pas encore pris femme.

A la nouvelle de nos revers, les enfants Muller, ardents patriotes, n'eurent pas d'hésitation : ils s'enrôlèrent dans un corps franc qui devait harceler les flancs de l'armée ennemie en marche sur Paris. Mais que pouvaient ces soldats isolés contre le nombre toujours croissant des hordes teutonnes ?

Les francs-tireurs cependant, qui opéraient principalement la nuit, faisaient des vides cruels dans les rangs des compagnies bavaroises, logées dans les villages et ne se rattachant pas au gros des troupes ; aussi l'état-major allemand s'en émut.

Résolu de frapper un grand coup, de procéder par la terreur, un beau matin un régiment entier entourait la petite bourgade de Saint-Georges, enserrant tous ses habitants comme dans un filet.

Les hommes en état de porter les armes furent successivement mandés devant un conseil de guerre siégeant à la mairie, et, suivant leurs réponses, le bon vouloir ou simplement la mauvaise humeur des Prussiens, envoyés à la mort.

Ce jour, Georges Muller était à Nancy, pour régler un compte d'ouvrage avec un entrepreneur de travaux. Etienne parut seul devant les juges.

Aux premières questions qu'on lui adressa, il lui fut facile de reconnaître que les Allemands le confondaient avec son frère. En effet, à l'embuscade de la veille, Georges y avait pris part, Etienne souffrant était resté chez lui.

Comme les plus nobles cœurs peuvent en concevoir, une idée sublime traversa l'esprit du jeune homme. Pour sauver la vie de son aîné, loin de détromper les Prussiens, héroïquement, il laissa les soupçons continuer à s'égarer sur son compte et il fut condamné à être fusillé.

— Il te reste deux heures à vivre, ajouta le commandant après le prononcé de la sentence. Si tu as un désir à formuler, il y sera fait droit dans les limites du possible.

— Avant de mourir, je voudrais embrasser ma belle-sœur et ses enfants.

— Tu seras satisfait ; on va les envoyer chercher.

Quand la femme, escortée de ses trois marmots, fut entrée dans la prison et se trouva seule en sa présence, Etienne la mit au courant de la situation.

— Mais, malheureux, tu es innocent ; il faut déclarer la vérité et tu ne seras pas fusillé...

— Alors... ce sera mon frère ?

— Mon Dieu !... Mon Dieu !... ayez pitié de nous...

— Par tes pleurs et tes sanglots, ne m'enlève pas le courage, ma bonne Katly... Excepté vous tous que j'aime, je n'ai aucun lien au monde... Mon père et ma mère sont morts... Resté garçon, je n'ai pris d'engagement envers personne... Ma disparition de ce monde ne causera pas un grand vide...

— Mais tu es innocent, gémissait sa belle-sœur...

— Eh oui ; mais cette innocence même sauve ton mari dont je prends la place. Sans lui que deviendriez-vous tous ?... Quel avenir serait réservé à ces pauvres petits ?... Qui pourvoierait à leurs besoins ?... Il est votre indispensable soutien... Moi je suis seul, Katly, ce n'est point à la légère que j'agis ainsi, mais en parfaite connaissance de cause... Du reste, je te le déclare, mon parti est pris... Avertis mon frère de l'erreur des Allemands, et profitez-en... Surtout, pas de paroles imprudentes et que ma mort du moins vous serve...

— Mon pauvre Etienne !...

— Encore une fois, Katly, par tes larmes n'amollis pas mon courage... Tu le vois, je suis très calme, mais il ne faut pas me troubler... Mes mains sont enchaînées et je ne puis vous serrer dans mes bras... Hausse jusqu'à mes lèvres ces chers petits qui, tout effarés, se pressent contre tes jupes... Adieu, mes mignons...

Soyez toujours gentils et obéissez bien à votre mère... Parfois elle vous parlera de l'oncle Etienne... Embrasse-moi, Katly, et porte ce baiser à mon frère Georges... —Etienne !... Etienne !... sanglotait la malheureuse...

—Plus un mot maintenant... Partez et laissez-moi me recueillir... J'ai besoin de prier avant de paraître devant le Souverain Juge, devant mon Dieu, le Dieu de miséricorde et de pardon...

Une heure après, Etienne Muller recevait douze balles allemandes en pleine poitrine.

HENRI DATIN.

MONDANITÉS

Je veux répéter encore—pour les lecteurs nouveaux—que si l'éloignement où l'on est les uns des autres empêche un invité de faire une visite à ses hôtes, après une fête à laquelle il a assisté, il suffira qu'il leur adresse sa carte. Sous son nom, il écrit quelques mots, *par exemple* :

"Monsieur X... envoie ses respectueux (ses meilleurs ou ses plus affectueux, selon son âge et les relations), ses respectueux compliments à Monsieur et Madame Z..., et conserve le plus agréable souvenir de la soirée du..."

* * * *

Une jeune fille qui n'est pas assez habile pour confectionner un petit ouvrage de ses mains, peut offrir à une dame, à l'occasion de la fête de nom de celle-ci, un livre désiré ou tout autre présent analogue, cette amie fût-elle du même âge que la mère de la jeune fille. Le volume est présenté avec des fleurs.

* * * *

La chasse est un sport que le deuil ne proscrit pas ou ne proscrit pas long'emps, à condition qu'on chasse seul ou en compagnie d'un seul ami. Il ne peut être question, bien entendu, des joyeuses parties cynégétiques auxquelles prennent part un grand nombre de fervents de saint Hubert.

* * * *

Quand la princesse Hélène d'Orléans épousa en Angleterre le duc d'Aoste, elle avait perdu son père depuis peu de temps. Pendant, en cette journée, la mère de la mariée quitta le noir et le crêpe pour une toilette grise et d'un grand voile de tulle, gris également. La plus jeune fille de la comtesse de Paris portait une toilette mauve ou même blanche, je crois. Le lendemain, les trois princesses reprirent le deuil profond qui avait été interrompu pour la cérémonie du mariage. J'ai cité cet exemple, parce qu'en général, pour toutes questions de savoir-vivre, on aime à s'en référer au très grand monde.

Si l'on ne voulait pas quitter entièrement le deuil, même pour un jour, une veuve (mère de l'épousée bien entendu) pourrait choisir une robe de satin noir sobrement garnie et un chapeau de tulle noir avec aigrette blanche. La jeune sœur de la mariée pourrait s'habiller de taffetas gris et mettre des violettes de Parme à son chapeau, ou d'une robe blanche avec un chapeau noir. Une sœur aînée prendrait du violet ou aussi du gris un peu plus foncé que celui de la cadette.

* * * *

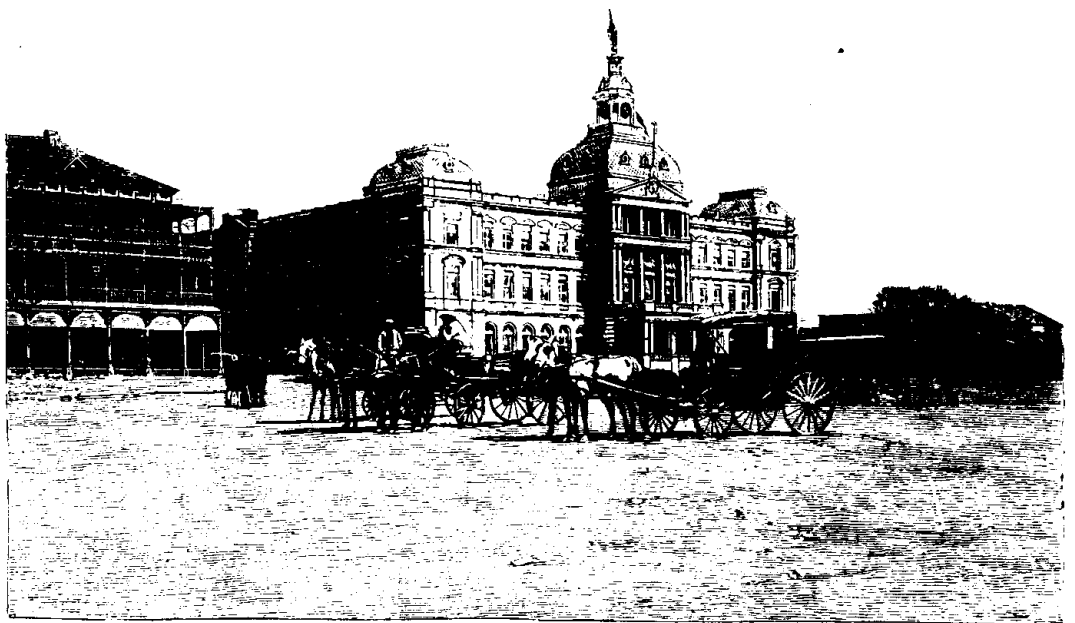
A un médecin, après la naissance d'un enfant, les parents, à moins qu'ils ne soient de très pauvres gens, offrent des dragées du baptême.

Les malades rétablis font une visite de remerciements au médecin qui les a soignés. Ils ont soin de ne pas s'éterniser dans cette visite. Celui qu'ils vont voir ne dispose pas de son temps, on le sait.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Depuis quelques jours, il nous a fallu dire adieu à la mousseline, ou plutôt au revoir, car il est certain que ces jolies robes de mousseline à pois blanches ou roses, si gracieusement ornées d'entre-deux de den-



PRETOLIA (TRANSVAAL.—LE PALAIS DE GOUVERNEMENT)

telle, conserveront leur vogue, et que nous les porterons encore l'année prochaine.

Le voile, cette étoffe de laine si souple et si gracieuse, bon marché avec cela et habillant si bien les jeunes filles, fera les frais de plus d'une petite réunion de janvier. Nous en reparlerons lorsque le moment sera venu. En ce moment, on travaille pour l'hiver et ferme, je vous prie de le croire !... C'est pourquoi je suis en mesure de vous donner quelques renseignements utiles.

D'abord, comme vêtement de demi saison, on portera la jaquette courte et ajustée, sorte de corsage de dessus, posant bien sur les hanches de façon à le laisser ouvert devant pour dégager la taille et la garniture de corsage. Elles sont bien jolies les jaquettes d'automne, avec leurs basques dentelées tout autour. Elles se font en soie et se brodent et s'inscrustent à même, à moins qu'on ne les raye en diagonale de petites ganses piquées prises dans l'étoffe. Elles ont des revers rabattus et des petits cols droits dressés, pas très haut, avec une sorte de petit picot de dentelle, se répétant sur tous les contours. On les double de soie fantaisie de nuance très claire, avec de délicieuses fleurettes chinées et de très grands ramages, donnant l'illusion d'une vieille étoffe passée, comme les robes qu'on voit dans les collections.

Comme on le pense, le costume tailleur va reprendre tous ses droits pendant le mois d'octobre, mais nous conseillons aux personnes désirant se commander un complet de ce genre de le faire faire exclusivement simple. Le—trotteur—d'automne se portera en drap bleu, avec jupe unie, sans volant en forme, petit plastron court et jaquette boutonnée à petits revers et petit col de veston d'homme. Cette jaquette ajustée derrière, à coutures droites, sera cintrée devant par deux pinces, une de chaque côté et complètement plastronnée de toile légère. Avec la petite toque en plumes collées, ornée d'une envolée de petits oiseaux, voilà bien la tenue correcte et comme il faut qui convient pour les courses en ville, si nombreuses lorsqu'on rentre de la campagne ou d'excursions et qu'il faut prendre pied au milieu des modes nouvelles ou présumées nouvelles. Comme tous les ans à pareille époque, on prépare les robes de noce pour les gracieuses épousées.

Plus encore qu'au printemps, le satin jouira de la faveur qu'il a su conquérir et qu'il sait si bien garder, mais surtout, aimables fiancées, n'allez pas prendre un satin trop brillant, ni du satin d'un blanc trop bleuté. Choisissez un satin mat d'un blanc d'ivoire et si vous désirez une toilette vraiment élégante et nouvelle, garnissez votre robe de tulle illusion disposé en mousse de ruches et de plissés très serrés les uns près des autres. C'est d'un effet très sûr et cette légèreté de garniture s'allie tout naturellement avec le voile de mariée qui semble le complément indispensable d'un ensemble parfait.

Rien n'est plus idéal que le tulle en garniture et rien ne convient mieux à la jeunesse que ce tissu de fées représentant si bien l'inanité de nos illusions, dont il porte le nom. A ce sujet, nous ajouterons que le tulle uni ou le tulle point d'esprit s'emploiera énormément en garniture. Par exemple, si vous voulez donner une nouvelle fraîcheur à une robe noire, un peu fanée, vous ouvrirez le devant sur un plastron de couleur de tulle noir point d'esprit foncé, et de chaque côté du devant du corsage, vous poserez soit une petite ruche, soit un plissé ou un volant ruché de 4 pouces qui retombera en coquillé de chaque côté du corsage. Puis, si vous voulez mettre la jupe en rapport, vous imitez une tunique en formant trois longues pointes, à l'aide d'un volant ou d'un plissé en même tulle point d'esprit. La tunique fait décidément partie de notre habillement. Si elle n'est pas indépendante, elle est simulée par des garnitures, sauf pour le costume tailleur, ainsi que nous le disions plus haut. Il est donc indispensable d'arranger les robes anciennes de façon à ce qu'elles soient en rapport avec la mode actuelle et ceci est en somme assez facile avec du goût, et un peu d'imagination.

BLANCHE DE GÉRY.

HYGIÈNE

Quand tu es malade, ne dis pas : " Le mal est venu tout seul."

Le mal ne vient jamais tout seul.

Les trois quarts du temps, c'est ta faute si tu es malade.

Tu as fait quelque imprudence que tu aurais très bien pu éviter.

Dieu t'a fait présent d'une longue vie. C'est à toi de ne pas la faire courte, par négligence ou par ignorance.

Te soigner quand tu es malade, c'est très bien. Mais c'est mieux de te soigner quand tu es bien portant.

Il est bien plus facile d'empêcher la maladie d'entrer que de la chasser une fois installée.

La maladie entre par une porte cochère : elle sort par un trou d'aiguille.

Dr PÉCAUT.

PERSONNEL

Nous apprenons le retour en notre ville, de M. J.-N. Laprés, de la maison Laprés & Lavergne, nos sympathiques artistes photographes.

M. Laprés a passé quelque temps à New-York pour les affaires de la maison ; il a pu, durant ce temps, assister aux fêtes grandioses données il y a quelques jours dans la capitale des Etats-Unis.

AVARICE

*Avarice hideuse, ô monstre de la terre,
Qui trahis l'Homme-Dieu pour le vendre au trépas,
Quel mortel, te voyant sans ombre ni mystère,
Peut marcher sur tes pas ?*

*L'indigent, qui sanglote à ton cœur sa prière,
Te demande du pain... mais tu ne l'entends pas.
Pour dépouiller d'un sou tel homme en sa misère,
Lâche, tu le frappas.*

*Toi qui ne sus jamais le prix de l'héroïsme,
Rampe dans la noirceur de ton vil égoïsme,
Loin de l'humanité.*

*Et toi, dont les rayons réchauffent l'indigence,
Soleil du pauvre, éclaire en nous l'intelligence,
O Générosité !*

O. MAYRAND.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 18 septembre 1899.

Je viens de parcourir les côtes normandes où j'ai vu les paysages les plus beaux, les coins de pays les plus magnifiques et de vraies figures joyeuses et au cœur bon.

Mais, avant tout, causons des fêtes de l'Exposition Normande Canadienne de Honfleur.

Nous fûmes six Canadiens heureux d'aller applaudir les organisateurs de l'originale et superbe exposition Honfleuraise.

Toute pavoisée, animée et joyeuse, elle était vraiment jolie, la coquette ville de Honfleur. Couchée sur le versant magnifique du splendide plateau de Grâce, la ville garde l'antique cachet de toute sa grandeur, et elle ajoute aujourd'hui à sa beauté les radieuses villas entourées de fleurs et de verdure qui ornent davantage Honfleur et son site majestueux.

Et—ce qui n'est pas peu de chose—on peut dire que rarement une ville possède autant de jolis minois que Honfleur. La déesse de la Beauté s'est largement dépensée dans cette cité où beaucoup de gens ont le droit d'être particulièrement heureux. C'est vous que nous saluons, pères, maris et fiancés de Honfleur !

Les Honfleurais sont gens de bon goût ; le plan et l'agencement de l'Exposition en sont des preuves incontestables.

A M. Arthur Baudin—le si estimé directeur du collège de Honfleur—qui était le président organisateur de cette série de fêtes inoubliables, revient la plus belle part d'honneur, ainsi qu'à M. le commissaire spécial Jehan Soudan de Pierrefitte, dont nous avons déjà dit le bien que nous pensions. Tous deux ont été les grands ouvriers d'une œuvre patriotique, au souvenir ineffaçable ; ils ont fait œuvre de bons français, d'esprits d'élite ; et leur succès aura les meilleurs résultats.

Nous n'oublierons jamais, nous les invités de MM. Baudin et Soudan de Pierrefitte, la façon aimable et si cordiale avec laquelle nous fûmes reçus.

Voici en résumé, comment le journal : *L'Echo Honfleurais*, parle des trois grandes journées canadiennes :

FÊTE CANADIENNE.—Dimanche avait lieu à la Lieutenance l'inauguration d'une plaque commémorative en l'honneur du navigateur Samuel de Champlain, fondateur de Québec.

A deux heures, le comité du *Vieux Honfleur* quitte le musée Saint-Etienne pour se rendre à la Lieutenance. Au comité s'étaient joints : MM. Hector Fabre, commissaire du gouvernement canadien à Paris, Edouard Richard, ancien député et membre de la Société Royale du Canada, Muzet, député de Paris, Le Boulenger, directeur des douanes, les Drs J.-H. Chalifoux, de Montréal, et Aristide Blais, de Montmagny, Rodolphe Brunet, président de la Société Canadienne de Paris, Coryn, délégué du Pacifique Canadien, Philippe Hébert, sculpteur canadien, le sculpteur Paul Chevré, Charles Dion, etc.

M. Noël de Tilly, maire, le Conseil municipal, les membres de la société des marins, escortés des sapeurs-pompiers et de la brigade des douanes, quittent peu après l'Hôtel-de-Ville, précédés par la

Société Philharmonique, et se rendent à leur tour devant la plaque commémorative.

Cette plaque gravée en lettres d'or est surmontée d'un écusson, sous lequel on lit :

Je me souviens

Dessous :

Le 3 septembre 1899

A LA MÉMOIRE DE

SAMUEL DE CHAMPLAIN

La Société du *Vieux Honfleur*

A consacré ce souvenir.

Avec des navires et des équipages de Honfleur,

Il explora l'Acadie et le Canada de 1603 à 1607.

Parti du même port en 1608, il fonda la ville de Québec.

Embarquements de Champlain à Honfleur : Avril 1603, 13 avril 1608, 18 avril 1610, 1er mars 1611, 6 mars 1613, avril 1615, avril 1617, mai 1620.

M. le Président du *Vieux Honfleur*, fit un excellent discours, auquel M. le Maire répondit en termes choisis.

M. le Commissaire du Canada prit ensuite la parole, au nom des Canadiens qui, comme tous les peuples, ont le cœur sensible à de tels témoignages d'affection.

A 3 heures on se rend au théâtre pour assister à la conférence de M. Gravier, président honoraire de la Société Normande de géographie. D'une façon très intéressante, émaillant son étude de petits détails inconnus, le conférencier a fait l'histoire du célèbre navigateur qui partit de Honfleur dans ses différents voyages au Canada.

Le soir, au théâtre, salle comble pour assister à la fête donnée en l'honneur du Canada.

M. Jehan Soudan de Pierrefitte, dans une conférence qui a pour sujet *La Tradition au Canada*, a montré combien les liens de la famille nous relient au Canada.

L'orateur qui a déjà lu il y a deux ans à la même place "l'acte de naissance du *Vieux Honfleur*" est heureux d'associer aux fêtes ininterrompues qui se tiennent depuis un mois nos chers cousins du Canada.

M. de Fragerolles, accompagné par M. Deniau, a continué la soirée en nous chantant une de ses plus magnifiques compositions, *La Nouvelle France*, épopée canadienne, composée spécialement pour les fêtes de la Tradition.

Pendant près d'une demi-heure au cours de laquelle, en une fort belle poésie lyrique, où le musicien ne le cède en rien au poète, ni le poète au chanteur, M. de Fragerolles nous refait l'histoire du Canada.

Les vues animées qui accompagnaient ces chants leur fournissaient un attrait de plus. Fort bien réussies, ces vues ; très beau surtout cet épilogue de l'histoire si triste et si glorieuse de Montcalm : les drapeaux brûlés plutôt que de les livrer aux Anglais ; et pour terminer le Canada de nos jours : la vue de la statue de Champlain élevée l'année dernière sur les bords du Saint-Laurent.

Quelques instants d'entr'acte, et M. Soudan de Pierrefitte nous commence l'épopée canadienne. Il rappelle la belle victoire de Montcalm, battant 6,000 Anglais avec 317 Français. Cette épopée, des poètes canadiens l'ont chantée dans des vers magnifiques que Mme de Marilly nous dit avec un talent et une diction des plus remarquables.

C'est d'abord *Le Drapeau de Carillon*, de Crémazie. Puis du poète Louis Fréchette : *Le Dernier Drapeau*, l'*Attalante*, où l'auteur nous montre le vaillant capitaine Vauquelin, resté le dernier sur son navire, refusant d'abaisser pavillon ; *Le Drapeau Fantôme*, l'épopée d'un modeste héros, Cadot, résistant avec une poignée de braves, et maintenant le drapeau français flottant sur le fort qu'il avait su si bien garder vingt ans durant sous la domination anglaise.

On passe aux temps modernes : C'est maintenant, toujours du poète Louis Fréchette, *Espoir quand même ! Le maître d'école Aubry*, auquel une bonne femme canadienne, étonnée de l'entendre parler le français avec un accent qui n'est pas celui du Canada, demande :

—Mais d'où venez-vous ? vous n'êtes pas de chez nous, et pourtant vous n'êtes pas Anglais.

—Mais non, je viens de France.

—De France, mais nous aussi nous sommes de France.

—Oui, répond Aubry, vous êtes de la France d'ici, moi je suis de celle de là-bas.

—Ah ! de là-bas, de là-bas, répliqua la bonne femme. Quand reviendront-ils ?

Enfin, pour terminer, les deux drapeaux de Louis Fréchette : *Le drapeau anglais* et *Nos Trois Couleurs*. Est-il besoin de dire que Mme Marilly a été chaleureusement applaudie ?

La soirée s'est terminée par l'audition de vieux airs

français et canadiens, chantés par la Société chorale Union des Travailleurs.

Lundi, c'est le grand jour, c'est celui de la conférence sur l'Acadie, par M. Edouard Richard, l'historien acadien.

Voici l'appréciation de l'*Echo Honfleurais* sur la très belle conférence de notre compatriote :

M. Richard, ancien député du Canada, dans une conférence intitulée : *L'Acadie et Le Pays d'Évangéline*, nous a tenus sous le charme de sa parole et a retracé la douloureuse existence des Acadiens qui plutôt que de signer un traité ne les exemptant pas de porter les armes contre leur pays d'origine, la France, préférèrent subir les plus grandes tortures et se laisser exiler.

" Il y a quelqu'un qui aime plus la France que les Français de France, disait un consul français à Québec, et ce quelqu'un, c'est le Français du Canada."

Cette opinion peut paraître exagérée, mais elle n'en est cependant pas moins vraie, car on aime généralement davantage ce que l'on a perdu, et plus la lutte est disputée pour la conservation d'une chose plus on l'apprécie. Les Canadiens, qui ont été arrachés cruellement à la France par l'enlèvement de leur langue, leur religion et leurs institutions, ont lutté pour leur existence pendant tout un siècle contre un ennemi plein de morgue et d'orgueil toujours prêt à leur faire sentir l'infériorité de leur situation. Ces humiliations ont fait la haine pour l'envahisseur pendant que l'amour de la France se fortifiait de cette haine.

Après avoir fait l'éloge du patriotisme en France, qui est plus intense que partout ailleurs, M. Richard nous fait ressortir le sort de ces " malheureux exilés, arrachés de leurs paisibles demeures, dépouillés, jetés sur toutes les plages du continent américain ; de ces mères, de ces enfants éplorés, séparés les uns des autres, retenus captifs pendant de longues années, réduits à l'abjecte misère au milieu d'étrangers hostiles, et qui, pour un grand nombre, ne purent jamais se retrouver, se réunir. C'est un des faits les plus navrants que conte l'histoire."

Il nous dépeint la situation des malheureux Acadiens endurant pendant cinquante années toutes les souffrances, refusant toujours cette clause, cause de tous leurs malheurs.

L'Acadie, devenue terre anglaise sous le nom de Nouvelle-Ecosse, a été complètement transformée. On a voulu effacer tout ce qui rappelait l'ancien pays. Les noms des villes ont été changés, les cimetières, terre neutre que l'on respecte, ont même été labourés.

Par un premier traité, on offrit aux Acadiens de rester. Mais la population s'y refusa, tant qu'on ne leur donnerait pas satisfaction. Les habitants décidèrent d'émigrer ; ce qui alarma le gouvernement anglais, c'est que cette expatriation ne pouvait servir qu'à peupler le territoire français de l'île Saint-Jean. D'un autre côté, impossible de les remplacer par des colons anglais car les sauvages n'avaient pour eux que de la haine et les auraient massacrés, ce qui explique que jusqu'en 1749, date de la fondation d'Halifax, il ne s'en établit pas un seul en Acadie. Aussi le gouverneur fit-il la sourde oreille quand on lui demanda des bateaux, et défense fut faite d'en emprunter aux Français. On les traîna avec toutes sortes de formalités et la situation se prolongea ainsi jusqu'en 1720.

A son arrivée, un nouveau gouverneur lança une proclamation disant que tous les Acadiens devaient prêter serment *sans réserve* ou quitter la province sans rien emporter que le linge. Les vaisseaux manquaient et les habitants se mirent à l'œuvre pour ouvrir un chemin entre Annapolis et Grand-Pré pour effectuer leur sortie par la voie de terre et la Baie-Verte. Le gouverneur défendit alors aux Acadiens de sortir de chez eux. Ils étaient prisonniers. En 1730, les Anglais acceptèrent leurs propositions et un traité fut signé. Les Acadiens avaient enfin gain de cause et on ne les désigna plus que sous le nom de *French neutrals* (Français neutres).

Pendant une période de vingt ans, et malgré la guerre entre la France et l'Angleterre, tout alla bien. Mais quand on fonda Halifax avec une colonie de 3,000 hommes, les Anglais se crurent tout permis. Le nouveau gouverneur, Cornwallis, voulut leur faire prêter le même serment que ses prédécesseurs. Il n'eut pas plus de succès, mais usa de tous les subterfuges pour retarder leur départ.

En 1755, la guerre entre la France et l'Angleterre était imminente ; on profita de ce moment pour faire livrer leurs armes aux habitants, jeter leurs prêtres en prison, confisquer leurs biens, et leur faire subir toutes sortes d'exactions.

La déportation commença, et sur 18,000 âmes que comprenait le pays, 12,000 environ furent embarquées sur des bateaux avec des destinations différentes : à Boston, au Connecticut, à New-York, à Philadelphie, à Baltimore, à la Virginie, aux Carolines. Les passagers, entassés dans la cale, eurent énormément à souffrir ; beaucoup périrent, et plusieurs bateaux

sombrèrent. Mais ce qui était le plus horrible, c'est qu'à dessein les familles furent séparées et les pères prirent une direction opposée à celle de leurs femmes et de leurs enfants.

Quand l'île Saint-Jean (aujourd'hui île du Prince Edouard) fut prise, les 4,000 Acadiens qui s'y trouvaient furent jetés pêle-mêle dans des vaisseaux et dirigés sur l'Angleterre.

Quand la paix avec l'Angleterre fut conclue, le gouvernement français, qui n'avait jusqu'alors rien fait pour ses enfants, chargea le marquis de la Rochette d'aller offrir passage et hospitalité à ceux qui étaient captifs, et dont il ne restait plus que la moitié. Rien n'est plus touchant que le récit qu'a laissé le marquis de cette arrivée :

"C'était du délire, plusieurs semblaient entièrement hors d'eux-mêmes ; ils battaient des mains, les levaient au ciel, se frappaient contre les murailles et ne cessaient de sangloter. Il serait impossible de décrire tous les transports auxquels ces honnêtes gens s'abandonnèrent ; ils passèrent la nuit à bénir le roi et son ambassadeur, et à se féliciter du bonheur dont ils allaient jouir."

Malheureusement les terres manquaient et ils durent aller à la Guyane et à Saint-Domingue où le climat les éprouva beaucoup. Un certain nombre y trouvèrent la mort. Les survivants, ramenés en France, acceptèrent plus tard les propositions du gouvernement espagnol pour aller en Louisiane.

Ce n'est qu'après le traité de Paris que ceux qui étaient en Amérique eurent le droit de chercher asile où bon leur semblait. Bon nombre prirent le chemin du Canada, et comme les routes n'existaient pas, le trajet ne put s'effectuer que l'hiver en suivant le cours des rivières sur la neige et la glace, endurant les misères les plus effroyables.

D'une voix émue l'orateur, un des descendants des Acadiens, nous fait part du sentiment de douleur qui l'a envahi depuis qu'il a eu la curiosité d'étudier cette histoire, si peu connue en France, dont la connaissance approfondie a jeté sur sa vie comme un voile de tristesse. Ce drame poignant a laissé dans l'esprit du peuple américain une impression profonde et le souvenir de ses souffrances a été la source féconde à laquelle se sont inspirés les littérateurs des États-Unis. C'est de ce drame que Longfellow a tiré son poème d'*Erangeline*, dont pas un enfant de 15 ans ne puisse réciter de mémoire des pages entières.

M. Richard ne peut s'empêcher de jeter un regard douloureux sur le passé, regrettant que la France n'ait pas su s'occuper des enfants qu'elle a de par le monde et qui ne demandaient qu'à créer de l'autre côté de l'Océan une deuxième France.

Cette étude si bien faite a été l'objet, de la part de tous ceux qui l'écoutaient, de nombreux applaudissements. Le résumé que nous donnons ne fera comprendre que d'une façon bien imparfaite combien le sujet était intéressant.

En effet, l'orateur peut être fièrement heureux du succès remporté. Des professeurs, des écrivains, venus de partout, se joignent aux notabilités de Honfleur pour acclamer avec enthousiasme M. Richard et le saluer avec une sympathie très grande.

On lui fit fête ; et ce fut justice.

Le soir, causerie de M. Hector Fabre, qui sut faire rire son auditoire. Il raconta de "piquantes anecdotes" sur Québec.

La causerie gaie de M. Fabre compléta la patriotique conférence de M. Richard. L'un sut émouvoir son auditoire et l'intéresser à notre pays, l'autre montra aux Honfleurais que les Canadiens, quelquefois, savent être très gais comme Alphonse Allais.

Plusieurs acteurs de Paris assistaient à cette soirée, que Mme Marcilly, des Variétés, et M. Fragerolles, de la Roulette, terminèrent en disant des poésies et en chantant des chansons canadiennes.

Bref, les fêtes magnifiques données par le "Vieux Honfleur" ont laissé, chez tous les heureux auditeurs, un très beau souvenir.



M. L. HERBETTE

CHEZ NOTRE POÈTE NATIONAL

M. Louis Fréchette a donné samedi soir, le 7 octobre courant, à son domicile, rue Sherbrooke, une splendide réception en l'honneur de notre distingué visiteur, M. Louis Herbette. Notre monde politique, scientifique et littéraire y était représenté par ses

membres les plus connus. Remarqués : sir William Hingston, sir Alexandre Lacoste, les honn. F.-G. Marchand, H. Archambault, A.-R. Angers, L.-J. Forget, M.-A. Kleczkowski, consul de France ; M. et Mme Gérin-Lajoie, M. et Mme D. Brodeur, Mlle Barry, MM. J.-A. Poisson, Rémi Tremblay, M.-W. Larose, président et quelques autres membres de l'École Littéraire de Montréal ; MM. Gonzalve Desaulniers, Charles Gill, G.-A. Dumont, E.-Z. Massicotte, J. Charbonneau, Albert Ferland, Arthur de Bussières, etc.

M. Herbette a fait une intéressante causerie sur Victor Hugo et Lamartine.

Tous les auditeurs ont été sous le charme de la parole facile et éloquente du distingué visiteur. Bien peu de ceux qui avaient le bonheur d'être présents se faisaient une idée aussi brillante de la beauté de la causerie française lorsqu'elle est dirigée par un maître.

Au début de la soirée, M. J.-A. Poisson a récité une de ses plus charmantes poésies, intitulée : *Mon premier cheveu blanc*, et M. Charles Gill, de l'École Littéraire, le sonnet suivant que M. Herbette a demandé, séance tenante, à l'auteur, pour le remettre lui-même au peintre Gérôme, à Paris.

LES TROIS MAJESTÉS

A mon maître Gérôme, écrit au bas d'une gravure représentant son chef-d'œuvre.

Lion au front puissant, père de ce lion
Qui regarde, étonné, le soleil disparaître ;
Toi qui prêtas ton aide à la construction
Du temple néo-grec, et devins son grand-prêtre ;

Toi qui sais pénétrer en pleine passion
Des âges révolus, et les fais comparaitre
Devant les temps futurs, infatigable maître
Qui hausses d'un degré ta haute nation ;

Toi qui, sur l'Art divin, as fait glisser le voile,
Pour nous montrer son ciel immensément découvert.
Salut ! — Trois Majestés ennoblissent ta toile :

Entre "l'Imperator" farouche du désert
Et l'éblouissement de la voûte infinie,
Je te vois resplendir, Majesté du Génie.

CHARLES GILL.

NOS GRAVURES

Notre première page donne l'aspect d'une séance de la haute-cour de Paris, jugeant M. Déroulède, le grand patriote français, accusé de complot. Nos lecteurs entendraient presque M. le procureur-général Bernard, qui lit son réquisitoire.

C'est égal : accuser un homme d'aimer son pays, c'est bien fin de siècle !

Une autre de nos gravures reproduit le palais du gouvernement de Préroria, capitale du Transvaal.

Ce petit pays fait penser à ce tableau de chasse, où le chasseur tue le lapin, sous prétexte que ce dernier a commencé.

Vive le Congrès de la Paix ! Quels beaux résultats !

CONSEILS AUX JEUNES FEMMES

Gardez-vous, Madame, comme de la pire mauvaise chose, de négliger vos obligations, en ce qui touche les visites à faire ou à rendre.

Si vous habitez une ville de province et que votre mari appartienne aux affaires, à l'administration ou à l'armée, cette obligation devient tellement étroite que s'en écarter d'une ligne est essentiellement dangereux.

Les hommes ne sont pas mondains en général, et ceux qui se complaisent aux visites plus ou moins officielles sont une exception ; dans les premières années, de leur mariage, c'est le charme de votre compagnie qui les retient loin du monde ; plus tard la chasse, la pêche ou la bicyclette ont pour eux plus d'attrait que le séjour dans le salon le plus agréable, à moins que ce ne soit le cheval qui les accapare.

En tous cas on peut dire, sans crainte d'erreur, que

la mondanité d'un homme ne dépasse pas le temps du célibat.

Si donc vous ne vous en mêlez, vous allez faire un adroit ménage d'ours dont on ne parlera qu'en disant : "Les sauvages de la rue X." Passe encore si vous êtes libres de toute attache, mais si, comme je viens de le dire, vous avez des obligations hiérarchiques ou autres, vous risquerez de compromettre votre avenir, car les rancunes des personnes qui se croient lésées dans leurs prérogatives vous poursuivront impitoyablement.

C'est à vous qu'il appartient, si jeune que vous puissiez être, de jouer le rôle de mentor auprès de votre mari. C'est vous qui devez lui rappeler ses obligations, veiller à ce qu'il les remplisse, et vous tenir prête à l'accompagner ou à le suppléer.

De votre part, il acceptera cette utile domination, et vous n'aurez aucune peine à lui démontrer l'utilité absolue de maintenir ses relations mondaines.

Pour vous-même, ne négligez rien de ce qui concerne l'étiquette usuelle dans la condition où vous vivez de par votre mariage. Si, jeune fille, vous avez fréquenté un monde plus élevé comme niveau social que celui où vous devez vivre maintenant, sachez ne pas le faire sentir autour de vous.

C'est surtout vis-à-vis de votre mari qu'il est absolument nécessaire de ne pas paraître vous abaisser vers les gens de sa condition, par condescendance.

Ménagez, sur ce chapitre, jusqu'aux susceptibilités, alors même qu'elles vous paraîtraient le plus saugrenues.

Soyez, en un mot, à la hauteur de votre mission, et ne perdez pas de vue qu'en une infinité de cas, il sera très profitable à votre mari, comme à vous, qu'on apprécie votre tact, votre savoir-vivre, et qu'on n'ait eu jamais à se plaindre de vous, à l'occasion de vos devoirs mondains.

Ce n'est pas toujours amusant, je le sais fort bien, mais qu'est-ce qui est amusant ici-bas ?

Peu de chose, hélas !

FRANÇOISE (Paris).

THEATRES

L'OPERA FRANCAIS

La première semaine de la troupe de l'Opéra Français, au Monument National, a été un succès sous tous rapports, et nous n'avons que des félicitations à offrir aux directeurs, MM. Durieu et Nicosias.

Nous espérons que le public Montréalais se fera un devoir d'encourager la troupe, et qu'il y aura salle comble chaque soir de la semaine.

Le programme de cette semaine n'est pas définitivement arrêté. Il est très probable qu'on jouera *Mignon*, *Guillaume Tell* et *La Muette de Portici*.

Les décors sont maintenant en place pour ces représentations.

Voir l'annonce dans une autre page.

THEATRE HER MAJESTY

Il serait superflu de faire cette semaine, l'éloge des artistes qui sont au théâtre de Sa Majesté, sous la direction de M. Grau. La renommée des artistes tels que Sembrich, Calvé, Adams, De Rezsky, Dippel, Plançon, Campanari, Salignac et une douzaine d'autres de la même force, s'est depuis plusieurs années répandue de par le monde, et il est inutile de commenter les mérites de ces chanteurs. Qu'il nous suffise de dire que plusieurs d'entre eux, Calvé et De Rezsky entr'autres, paraissent ici pour la première fois. Le répertoire d'opéras pour les quatre représentations qui ont lieu cette semaine, au théâtre Her Majesty, a été choisi de façon à satisfaire tous les amateurs de musique de cette ville et du pays, et en même temps à rendre justice au talent des grands artistes qui nous rendent visite.

Voici quel est le programme pour les quatre jours : Lundi soir, *La Traviata* ; Mardi, *Carmen* ; Mercredi, *Roméo et Juliette* ; Jeudi, *Faust*.





BAL

PROTECTION POUR TOUS

En mettant un sou par jour de côté, que vous déposerez à la "Caisse Nationale d'Economie," vous retirerez après 20 ans une rente suffisante pour vous aider dans votre commerce et ne pas être à charge à personne pendant votre vieillesse.

Sur demande, les statuts et règlements To is seront expédiés franco.

Adressez-vous à Arthur Gagnon, Sec. vrés., Monument National, Montréal.

Cueilli au passage, rue du Faubourg-Poissonnière :

" Au 1er septembre prochain, ouverture de la blanchisseuse."

Pauvre blanchisseuse !

ENNEMI IMPUISSANT !

L'ennemi impitoyable de la santé de la femme, cette terrible maladie, le "Beau Mal" qui fait tant souffrir à toutes les époques de la vie, ne respectant ni vieillesse, ni jeunesse, a enfin capitulé ; sa puissance n'est plus ! Ce résultat scientifique merveilleux a été obtenu par les inventions plus merveilleuses encore du Dr J. Larivière. Ce médecin probe, honnête et consciencieux, ému des souffrances atroces endurées par les personnes du beau sexe, s'est mis à la recherche d'un spécifique propre à leur apporter une guérison rapide et radicale. Après de longues et patientes recherches scientifiques, des heures, des jours et des nuits consacrés à ce travail, il voyait enfin ses efforts couronnés du plus brillant succès, et il donnait au monde médical étonné le fameux "Régulateur de la Santé de la Femme" qui porte son nom. Quelque temps après il inventait les "Female Plasters" qui jouissent aujourd'hui d'une célébrité universelle. Ces remèdes souverains contre toutes vos affections, mesdames, sont vendus chez tous les pharmaciens aux prix respectifs de \$1.00 et de 25 cents, ou les demander par lettre au DR J. LARIVIERE, Manville, R.I.

PRUDENCE

Le voyageur prudent a toujours une bouteille de *Baume Rhumal* avec lui.

VOTRE DÉBILITÉ GÉNÉRALE

Ne peut disparaître qu'en prenant les "Pilules Cardinales" du Dr Ed Morin. Elles sont d'une efficacité bien marquée dans tous les cas de maladies des femmes ou des jeunes filles. Se vendent partout.

LES FEMMES QUI FUMENT

On ne compte plus aujourd'hui les femmes qui fument : les jeunes filles elles-mêmes ne sont pas insensibles au charme de la cigarette en dépit des conclusions effrayantes d'une note du Dr Decaisne à l'Académie des Sciences. Il condamne l'usage, même restreint, du tabac à fumer chez les femmes, et qui amène souvent une altération du sang et les principaux symptômes de chloro-anémie : pâleur du visage, amaigrissement, intermittence des battements de cœur et du pouls, diminution de la quantité normale des globules du sang, difficultés de digestion, etc., etc. Le même docteur prétend que l'usage du tabac développe chez les personnes du beau sexe un goût prononcé pour les liqueurs fortes. Sans aller aussi loin que le docteur Decaisne dans ses conclusions, nous conseillons aux femmes et aux jeunes filles qui, pour une raison ou une autre, font usage de tabac, de combattre l'appauvrissement du sang qui en résulte par l'emploi régulier des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. On les trouve dans toutes les pharmacies à raison de 30c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

HOTEL ST. JAMES

THÉO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

SEMAINE DU 15 OCTOBRE

Saison d'Opéra Français

MONUMENT NATIONAL

Remis à neuf pour l'occasion.

Pièces à l'étude pour cette semaine :

MIGNON.

LA MUETTE DE PORTICI.
LAKMÉ, AIDA.

Avec Grande Matinée : Samedi.

PRIX POPULAIRES 1000 places à 50c, 75c et \$1.00.

Nouveaux Sièges d'Orchestre, \$1.50 et \$2.

ATTENTION !!

Nous sommes maintenant en état d'offrir à tous ceux qui souffrent du Catarrhe un remède naturel idéal pour la guérison de cette maladie, soit pour le Nez, la Gorge ou l'Estomac.

Voici ce que dit M. V. Lebeau, de St-Laurent : " C'est avec beaucoup de plaisir que je puis honnêtement dire que le Remède Indien pour le Catarrhe m'a positivement guéri du catarrhe dans la tête."

M. A. RIDDELL, de Owen Sound, dit : " Ayant employé le Remède Indien pour le Catarrhe pendant quelque temps, j'ai été très satisfait des bénéfices que j'en ai retirés, et je puis le recommander à tous ceux qui souffrent du catarrhe."

Prix de la boîte, 50c et \$1.00.

INDIAN CATARRH CURE

Bureau principal : 146 rue St-Jacques, Montréal

G. Mortimer & Co., 24 Central Warf, Boston,

Sont nos agents pour les Etats-Unis



Avant l'emploi. Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSTIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors, oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

437 et 443 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée - donnez-lui "DORMOL." - ce calmant merveilleux des enfants! "DORMOL." pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

IL FAUT DORMOL !!!

Grande Ouverture d'Automne

Chez

J. N. Brossard & Cie

1453 rue Ste-Catherine, Coin Montcalm.

Améliorations et Progrès

Aujourd'hui les ouvriers de tous genres, depuis plus de trois mois, ont défilé et refait l'intérieur et l'extérieur de nos magasins; nous sommes maintenant en possession d'un établissement fort joli, vaste et très moderne, rien n'a été épargné pour en faire l'un des plus ELEGANTS, des plus COMMODES et des mieux ECLAIRÉS de la ville.

Ce jour et toute la semaine prochaine, nous serons heureux de voir nos nombreux amis et connaissances à nos GRANDS MAGASINS, venir à l'ouverture de l'exposition des nouveaux et riches CHAPEAUX, MANTEAUX COLLERETTES, JUPES DE ROBES, ET OFFRES A ROBES, etc.

Les DAMES dans toutes les positions sociales trouveront tout ce qui pourra flatter leur vanité et leur disposition à l'économie, elles seront de même émerveillées des BAS PRIX EXTRAORDINAIRES.

Trestler, Globensky & Martel,
...DENTISTES...
No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal

Les Chaises ...de fantaisie...

sont une de nos spécialités. Nous croyons avoir l'assortiment le plus considérable le plus varié de chaises de fantaisie de la ville. Une chaise dépareillée achetée de temps en temps donne une apparence nouvelle à la maison et empêche les chambres d'avoir un aspect monotone. Il y a plusieurs lignes que nous ne tiendrons plus en stock qui sont offertes à des prix spéciaux de Bargains.

RENAUD, KING & PATTERSON
652, RUE CRAIG
SUCCURSALE
2442, STE-CATHERINE

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$1.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts. En vente à la librairie Fauchille.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire

pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 7

The Jones Umbrella "Roof"

Put on in One minute. No Sewing

Fits any Frame.



MEASURE FROM TIP TO TIP OF RIB

\$1.00 for a new UNION TWILLED SILK Adjustable Roof

Recouvrez votre Parapluie

Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvelez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

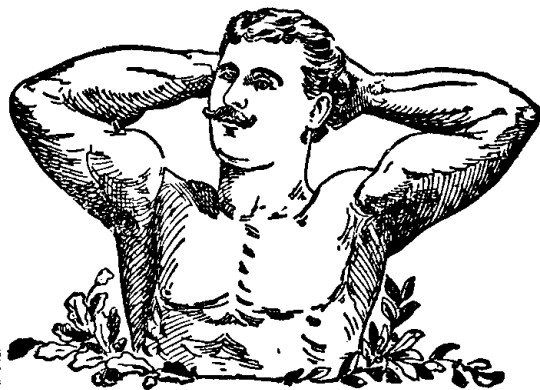
Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Adjustable," de 26 pouces (23 pcs. \$1.25; 30 pcs. \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

HOMMES FAIBLES

Dans les faiblesses débilitantes, le résultat des excès ou des indiscretions de jeunesse, j'ai trouvé que la meilleure méthode d'appliquer le courant électrique est celle qui s'applique à la région lombaire, facilitant ainsi le courant à travers les reins, l'estomac, le foie, la vessie et les glandes épuisées. C'est là l'application de ma



Ceinture Electrique

avec suspensoire pour homme, un appareil connu et employé par tout le monde civilisé.

C'est un traitement populaire à cause de ses résultats. J'ai annoncé cette Ceinture durant 25 ans — lorsqu'elle n'était pas aussi perfectionnée — et durant tout ce temps, j'ai trouvé des centaines de mille admirateurs; c'est un plaisir de la recommander. Elle supprime les drogues qui empoisonnent l'estomac. Elle supprime toute stimulation, parce que, par sa nature, l'Electricité NE PEUT stimuler; elle fortifie et donne du ton. Ma Ceinture Electrique est l'idéal du traitement à domicile. Vous la mettez autour du corps, au coucher — les courants sont instantanés — et vous l'ôtez le matin. Faites ça durant deux à trois mois et vous pourrez constater un mieux immense dans l'état général de votre santé. Ne faites pas d'abus, c'est tout ce que je demande.

Ecritez pour avoir ma brochure expédiée gratuitement et bien cachetée. Elle explique tout. Ou mieux, venez me consulter sans frais aucun à mon bureau.

Dr M. SANDEN, 132 rue Saint-Jacques, Montréal.

Heures de bureau, 9 à 6. Dimanche, 11 à 1.

Embellissez votre teint.



Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'**Eau Minérale RADNOR** qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. **L'Eau Minérale RADNOR** n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'ÉNERGIE
FIEVRES — ÉPUISEMENT
PILULES AN-ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL
DE BARBE et
toutes les maladies de la peau, guéris
en peu de jours par la **POMMADE**
ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.
Guérison garantie. Dans toutes les
pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm.
Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-GARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

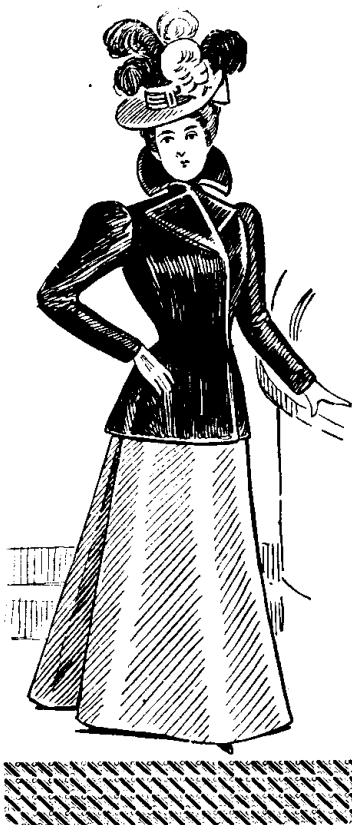
Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818.



Modes en Fourrures

Tous les derniers styles pour Dames et Messieurs

Nos Manteaux, Collettertes, Manchons, Casques et Garnitures éclipsent tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.

Aucune maison ne peut fournir des paletots garnis et fourrés plus richement que ceux que nous exhibons ou que nous faisons sur commande. On prépare les Fourrures dans toutes les formes. Nous avons des experts pour cela.

Notre maison est la plus grande du monde entier dans le commerce en détail de Fourrures.

On nettoie, teint et répare toutes sortes de Fourrures à très bon marché.

NOUS LES VENDONS A 25 P.C. MOINS CHER QU'ELLES NE COUTENT AU COMMERCE DE GROS DU CANADA.

Chs. Desjardins & Cie

1533 a 1539 rue Ste-Catherine, Montreal

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris, France.

LA DIGESTION CHEZ LES ENFANTS

Les enfants sont sujets, comme chacun sait, à une foule de maladies, mais ce que tout le monde ne sait pas, et c'est bien fâcheux, c'est que les maladies des organes digestifs causent la mort de soixante pour cent des enfants de 0 à 1 an ; ce que l'on ignore généralement, c'est que les organes de la digestion, dans les premiers mois, ne sont pas aptes à digérer autre chose que du lait naturel—le lait de la mère ou lait artificiel, lait de vache qui doit être administré avec beaucoup de soin et de prudence quand le premier fait défaut. Les premiers passés, les mères bien avisées donneront à leurs jeunes enfants de la *Peptonine*, une nourriture saine, agréable, parfaitement stérilisée, recommandée par nos hygiénistes et analystes officiels, qui se digère bien et s'assimile parfaitement. La preuve en est faite : les enfants élevés à la Peptonine, après le cinquième mois, par exemple, grandissent et se développent à souhait. Ils puisent dans cet aliment savoureux et fortifiant, la capacité de résistance aux nombreuses maladies qui menacent l'enfance et qui entraînent la mort prématurée de centaines de petits enfants. La Peptonine se trouve dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries. On la vend 25c seulement, la grande boîte ; elle est donc à la portée de toutes les bourses. Au besoin, on s'adressera au dépôt principal 382 Avenue de l'Hôtel de Ville, Montréal. Tél. Bell East 1288.

SOYEZ PREVOYANT

Un gros mal peut être évité en soignant un petit rhume avec le *Baume Rhumal*.

VOUS SEREZ SATISFAIT DU BROMA

Si vous le prenez pour votre faiblesse nerveuse, douleur au côté, près du cœur, au foie et à la tête. Ce tonique donnera une nouvelle impulsion à votre sang affaibli. Demandez-le chez votre marchand de remèdes.

LES ATELIERS DE COUTURE

Les vêtements confectionnés font aujourd'hui l'objet d'un commerce très étendu. La concurrence est énorme, ce genre d'industrie ayant à un moment donné, rapporté de gros bénéfices aux maisons qui en avaient fait une spécialité. Avec la concurrence, il a fallu baisser les prix et pour se rattraper, l'industriel prélève ses bénéfices sur le salaire des femmes et des jeunes filles qui sont payées à la douzaine et travaillent quinze et dix-heures par jour, dans des réduits où la lumière ne pénètre que difficilement et où l'atmosphère est empestée. Étonnez-vous qu'avec un régime pareil, la mort trouve des proies faciles parmi les centaines et les centaines de jeunes filles livrées à ces travaux exténuants. Leur sang est appauvri et à la pâleur de leur teint il est facile de reconnaître les victimes de l'anémie. On n'a pas encore trouvé un remède au "Sweatins System" mais on possède heureusement dans les *Pilules de Longue Vie* du Chimiste Bonard le remède de l'anémie, le régénérateur du sang. On trouve les *Pilules Bonard* dans toutes les bonnes Pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la *Cie Médicale Franco-Coloniale*, boîte 383 bureau de poste. Montréal.

PUISSANCE CONTRE LA GRIPPE

Le "Vin Morin Créso-phates" est cette puissance qui détruit et fait disparaître jusqu'au moindre détail ce mal, dont les conséquences malheureuses sont incalculables. Se vend partout.

—La récolte de blé en France sera de 20 pour cent inférieure à celle de l'année dernière.

—Il a été décidé qu'il y aurait une exposition universelle à Rome en 1910. A cette époque, un monument colossal élevé au roi Victor Emmanuel sera inauguré.

—Il y a des parties de l'Espagne où le chapeau est inconnu. Lorsque les hommes veulent se couvrir, ils se bandent la tête et les femmes font usage de fleurs.

—A Barbattu, dans l'Amérique du Sud, pousse un arbre, lequel étant perforé à l'instar de l'érable, distille du lait dont les indigènes se servent pour nourrir leurs enfants.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales, la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse, et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W.-A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE

en 2 heures

des COLIQUES et NAUSÉES

par les CAPSULES L. KIRN

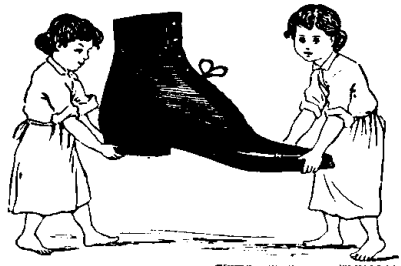
ni avant ni après

la Purgation

à l'Extrait d'Éthérée de FOUGÈRE Mlle Paris sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUGOU, 64, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaits que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOILLEZ, MONTREAL
Tel. Bell main 472.

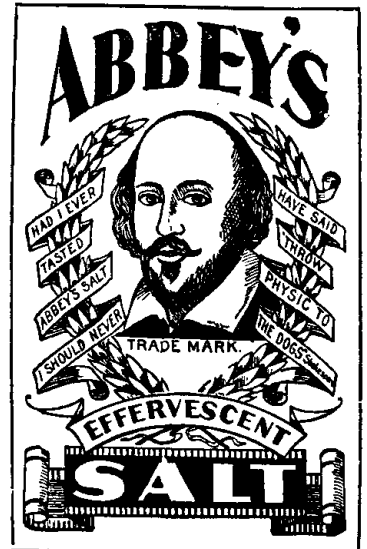
Jouir des temps chauds.

On peut en jouir même dans la cité surchauffée. Le sang frais, le système énergique et la santé parfaite qui sont le résultat de l'usage quotidien d'

Abbey's Effervescent Salt

rendent la vie agréable même durant les journées les plus chaudes. Les personnes qui font un usage constant d'Abbey's Effervescent Salt échappent à la moiteur accablante des temps chauds et jouissent de leurs charmes.

On peut prendre en tout temps Abbey's Effervescent Salt. Il fait un breuvage rafraichissant et un tonique fortifiant et vivifiant.



Le Dr. Chas. L. DeMartigny, de Montréal, a pratiqué la médecine depuis cinquante ans. Il dit : "J'ai fait un essai concluant d'Abbey's Effervescent Salt auprès des internes de la Maison des Sœurs de la Providence, où je suis médecin résident. Je l'ai trouvé particulièrement utile dans les cas de Flatulence (vents), maux de tête et constipation chronique, et je m'en sers actuellement dans un cas de rhumatisme. J'ai essayé Abbey's Effervescent Salt dans un grand nombre de cas, et il m'a toujours donné une grande satisfaction. Je n'hésite pas à recommander Abbey's Effervescent Salt comme une préparation entièrement digne de confiance. Je dois ajouter que j'en fais usage moi-même tous les jours et il me fait plus de bien que tout ce que j'ai essayé dans ce genre."

Tous les Pharmaciens vendent cette excellente préparation anglaise, au prix de 60 cts le gros flacon. Flacon d'essai, 25 cts.

SOCIETE COOPERATIVE des FRAIS FUNERAIRES

Ne fait pas seulement les enterrements de ses abonnés. Elle entreprend les funérailles privées à des prix défiant toute compétition....

TOUT EST DE PREMIERE CLASSE

EMBAUMEMENT SCIENTIFIQUE.

1756 Rue Sainte-Catherine

BELL EST 1235.
TEL: MARCHANDS 563.

Bureau: Toujours ouvert.

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --
Ouvrages de Bâtisses et de
Cimetières.—Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année, Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

~ AU ~

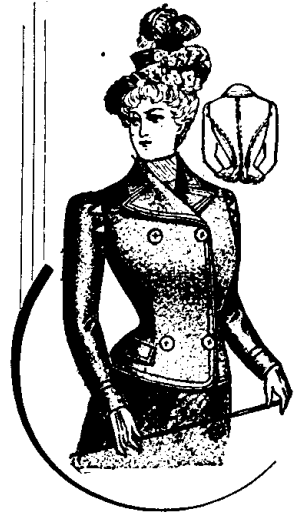
Grand Magasin de l'Ouest



Dernières Modes!

Bas Prix!

Occasion Extraordinaire!



MONTRÉAL, AUTOMNE, 1899.

MESDAMES,

Notre maison reste encore une fois à la hauteur de sa grande réputation d'élégance et de bon marché.

Par une de ces rares occasions de la dernière heure, elle vient de conclure avec trois fabricants renommés de Paris et Berlin, l'achat de

1,500 Manteaux et Collerettes, tous des modèles servant d'Echantillons.

C'est dire que c'est la crème de la Dernière Nouveauté, non seulement comme style mais comme confection supérieure. Ces modèles habillent à ravir, et nous défions toute maison du Canada d'offrir au même prix, les mêmes articles. Nous le proclamons bien haut, cette importation a été faite dans des **CONDITIONS DE BON MARCHÉ EXTRAORDINAIRE**, et nos prix sont marqués en conséquence.

Nous offrons également plusieurs **Nouveaux Modeles de Jupes**, du meilleur genre, **A BAS PRIX SPÉCIAUX!**

Bref, **une épargne considérable**, c'est ce que nous avons l'avantage de vous offrir.

Nous sollicitons vivement votre visite.

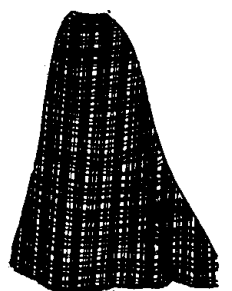
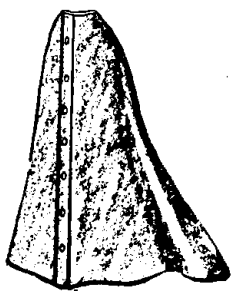
Agréez, Mesdames,

Nos respectueuses salutations,

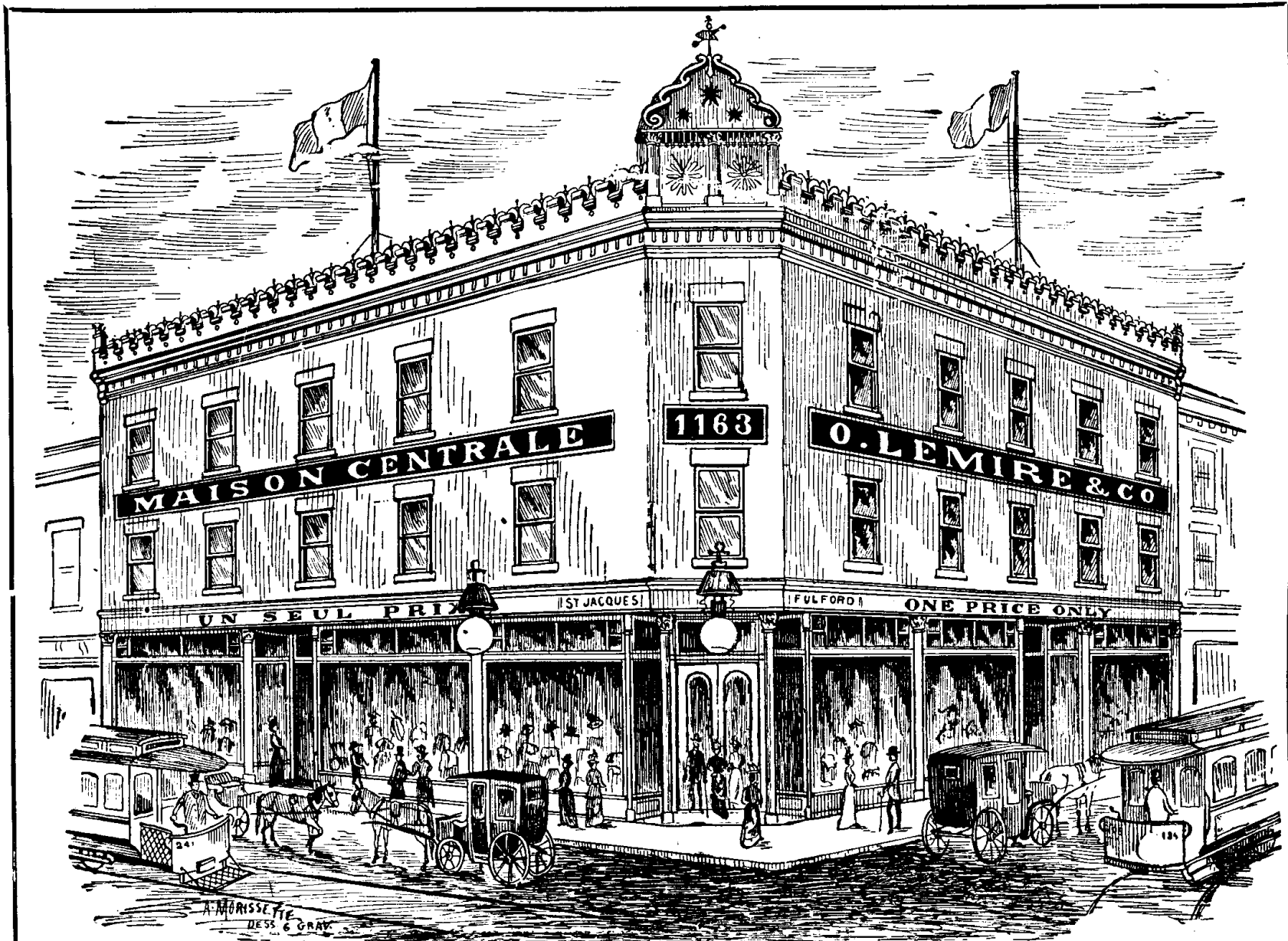
S. A. LAROSE

PROPRIÉTAIRE

Coin rues Notre-Dame et Aqueduc.



Toutes les Dernières Nouveautés du meilleur genre en Etoffes à Costumes et Garnitures de tous genres.



Un Etablissement Moderne ou tous les chars correspondent.
Grande Inauguration et Exposition de Modes

.....

Nous sommes maintenant en possession d'un établissement moderne. Rien n'a été épargné pour en faire un des plus élégants, des plus commodes et des plus éclairés de la ville. L'inauguration bat son plein. Des milliers de visiteurs, de partout, accourent à notre Exposition de toutes les Dernières Nouveautés d'Automne et d'Hiver.

— **C'est un vrai Triomphe,** plaçant au premier rang, une maison commencée modestement, mais qui a grandi à vue d'œil.

GRACE A SES PETITS PRIX.

Ce système, nous allons le continuer et le populariser d'avantage — Il nous faut des légions d'acheteurs nouveaux, il nous faut une clientèle en rapport avec nos vastes et nombreux départements. Notre magasin est un

Grand Magasin Départemental

dans le vrai sens du mot — Nouveautés des meilleurs styles — Variétés de marchandises et d'articles de commerce de tous genres, voilà ce que nous sommes heureux d'offrir au public à

Des Prix Excessivement Bas,
plus bas qu'aucune maison à Montréal.



Nos Collettertes ne peuvent être surpassées. Nous avons les plus Hautes Nouveautés Parisiennes.
 Votre choix: \$9.00 jus- qu'à \$34.00

.....

Nouveaux. Département de Manteaux.

Nos clients peuvent s'attendre à y voir ce qu'il y a de plus choisi en fait de Manteaux. Ce département n'étant ouvert que depuis peu, il nous a fallu faire une importation directe des maisons françaises et allemandes. Vous jugerez vous-mêmes du fini de la coupe, et des nuances les plus nouvelles à la mode de Paris, Berlin et New York. Nous avons des manteaux depuis \$2.99 jusqu'à \$44.00.

Etoffes à Manteaux !

Dans ce département nous n'avons rien négligé pour satisfaire la grande demande de notre clientèle. Nous avons des molletons, des draps et des sealettes à manteaux, importés directement d'Europe.

Lingerie

Notre département de sous-vêtements pour dames est au complet. Nous avons de quoi satisfaire toutes les dames et les demoiselles qui désirent un trousseau complet. Venez voir.

Soies

Vous trouverez dans ce département tout l'assortiment désirable de soies bengalines, taffetas, peau de soie et soies brochées dans les nuances les plus nouvelles.

O. Lemire & Cie

1163 rue St-Jacques, COIN... .. FULFORD

Extra!

MAISON

O. Lemire & Cie



Spécial — Lot de Jupes, de \$1.78 jusqu'à \$6.50.

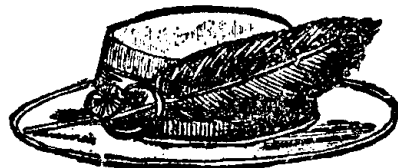
Etoffes à Robes

Etoffes Brochées noires, grande nouveauté à 19c.

Crêpon noir, une valeur \$1.50 la verge pour 98c.

Les dernières nouveautés en fait de Plaids Ecossais, nous en avons à partir de 12c. la vg. jusqu'à \$1.25.

Plaids expressément pour jupes, grands et petits careaux, 84c.-\$1.10



Beaux "Walking Hats" valeur spéciale, 69c.

Soubassement

500 Couvertes grises, 11-4 chacune de grandeur, pour les écouler, notre prix de vente, 28c.

Très Spécial

Grands Verres à Eau, prix extraordinaires pour cette vente, 1 1/2c. chacun.

Boas en plumes, bleus, roses et blancs, 35c. à \$1.25.

Boas en Plumes d'Autruche, de \$12.00 à \$16.00.

Nous avons un lot de 290 pièces de Flanellettes Anglaise, valeur réelle 10c. la vg., notre prix de vente, 6 1/2c.

Merceries !!

Notre importation d'automne de mercerie a été plus que doublée cette saison vu l'agrandissement de notre magasin, et tenant compte aussi de la demande de notre nombreuse clientèle.

Ce département est parfaitement assorti sous tout rapport, une longue liste ne suffirait point à énumérer le choix et bon marché des articles que nous pouvons vous offrir. Venez vous convaincre par vous-mêmes.

MAISON CENTRALE

O. Lemire & Cie

1163 rue St-Jacques

COIN FULFORD.

Tous les chars vous y conduisent.

CHOSSES ET AUTRES

—Le premier jour de leur mariage, il est défendu aux épouses coréennes de parler à qui que ce soit, même à leur mari. Enfreindre cette loi serait considéré comme un manque d'étiquette choquant. Mais dès le deuxième jour, on rend la liberté à leur langue, et cela pour le reste de leur vie.

—Beaucoup de cultivateurs sont d'avis que nous aurons un long et rigoureux hiver. Ils se basent sur ce fait que le poil des chevaux s'allonge plus tôt que les autres années. D'autres consultent le peau des oignons. En tous cas, il est bon de penser à la provision de bois et de charbon.

Sommaire de *La Grande Revue* du 1er octobre : Jours d'été.—Souvenirs de jeunesse, par A. Theuriot ; La querelle de la "Marseillaise" et du "Réveil du peuple," par A. Aulard ; Les magistrats et l'Académie française, par V. du Bled ; Un trottin de l'an VII. Histoire de l'armée d'Egypte, 1798, par E. Guillon ; L'expansion américaine, par G. Weulersse ; M. Besnard et M. Carrière, par E. Bricon ; Roman d'un officier, par J. Dara ; Chronique, par Marcel Théaux.

Abonnement : Etranger, un an : 36 fr ; six mois : 19 fr ; trois mois : 10 fr. Bureau : 11, rue de Grenelle, Paris.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous enverrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALME, 372 rue Saint-Denis, Montréal.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles de guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's, sur chaque boîte.

LA FOLIE DE COEUR

Un grand nombre de femmes et surtout de jeunes filles souffrent de ce que le Professeur Bouillaud qualifiait de véritable folie de cœur. Dans certains cas, la force des battements ou palpitations est assez grande pour en imposer et faire croire à l'existence d'une véritable affection du cœur. Ces phénomènes ne sont pas permanents, les palpitations reviennent par accès. C'est surtout à l'occasion de mouvements un peu vifs, de ceux surtout qui exigent une notable dépense d'énergie musculaire que les palpitations se montrent. Il ne faut pas s'exagérer la gravité du mal ; la guérison de cet état anémique, de cet appauvrissement du sang étant au point de vue de la quantité et de qualité, s'obtient assez rapidement, suivant l'ancienneté du cas naturellement, en faisant usage de cette préparation du Chimiste Bonard : Les Pilules de Longue Vie qui ramèneront la santé et prolongeront la vie des malades les plus désespérés. On trouve les Pilules Bonard dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383. Bureau de Poste, Montréal.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**

Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Permettez-nous

de vous dire...



que nous savons ce dont vous avez besoin cet automne. C'est précisément ce qui nous a inspiré de si bien choisir les marchandises les plus nouvelles. Nous croyons savoir aussi que vous voulez avant tout payer ce qui est raisonnable, mais pas plus. C'est encore ce qui nous a décidé de marquer nos marchandises à des prix très bas.

Venez en toute confiance pour l'assortiment.

Venez en toute confiance pour les Bas Prix.

Venez en toute confiance pour être bien traité.

Manteaux, Collettertes, Etoffes à Robes

Manteaux en Beaver drabs, bleus, noirs, noir bleu, verts, manches étroites, c'est-à-dire à la dernière mode. Collet velours, bonne doublure, coupe parfaite. Nous en avons dans tous les prix. Pour se rendre compte des bas prix de nos Manteaux, il faut nécessairement les voir.

Collettertes en Peluche garnies en Thibet noir, bien doublées, coupe forme de roue, encolure parfaite, ce sont de vrais bijoux. Elles sont de plus la **\$8.00 à \$15.00** vogue du jour. Prix.

Etoffes à Robes Magnifiques Serges noires et de couleurs assorties, cette serge est très fine, **25c. seulement** elle est d'une très bonne valeur. Notre prix.

Nous en avons aussi de **38c. à 50c.**, noires et bleues, elles sont incomparables en fini et en qualité pour ces bas prix.

Bengaline, Drap à Costume tout laine, nouvelles nuances, toutes de goût, ces marchandises ne sont pas communes, leur valeur est réelle à **39c., 49c., et 75c.**, elles partiront vite.

Nouveau Noir Ondulé très distingué pour costumes, **50c. à \$1.00.** Venez les voir.

Plaids la grande fureur du jour, c'est parce que c'est la mode que nous en avons un bel assortiment, le plus considérable peut-être de la ville. N'achetez pas vos plaids avant de voir au moins ce que nous avons. Notre magasin est rempli d'une foule de marchandises qui vous intéresseront.

N. Tousignant,

295 rue St-Laurent, Coin DeMontigny.

MADAME JOS. PICHÉ, de QUÉBEC

MALADE DEPUIS DES ANNÉES

Souffrait de Faiblesse générale, Anémie, Scrofule, Perte de l'Appétit, Mauvaises digestions, etc.

RAPPELÉE A LA SANTÉ PAR LES

"PILULES CARDINALES"
DU DR ED. MORIN.

Madame JOS. PICHÉ, de Québec souffrait à la fois de plusieurs maladies, dites incurables. Pauvreté du sang, Scrofule, Grande Faiblesse, Perte de l'Appétit, Digestions difficiles, etc., tel était le long cortège de souffrances qu'endurait cette dame depuis des années. Elle en était arrivée au point que sa faiblesse extrême l'empêchait de soigner ses travaux de ménage. Après avoir consulté plusieurs médecins, pris beaucoup de remèdes, suivi de longs traitements, elle ne pouvait pas encore se bien rendre compte des effets obtenus, demeurant toujours dans le même mauvais état de santé. Madame PICHÉ avait entendu parler souvent des résultats merveilleux obtenus par les "PILULES CARDINALES" du DR ED. MORIN ; elle crut devoir en faire l'essai. En ayant eu

une boîte, elle commença à en prendre immédiatement, se conformant aux directions indiquées.

L'action prompte et bienfaisante des "PILULES CARDINALES" fut des plus manifestes dans le cas de Madame PICHÉ. Sous l'heureuse influence de cette préparation incomparable le mal est arrêté, la santé revient graduellement, l'appétit est meilleur, la digestion se fait bien, le sang est plus riche, plus fort ; la faiblesse disparaît à vue d'œil, cette dame est guérie.

Prenez avec assurance les "PILULES CARDINALES" du DR ED. MORIN. Elles sont d'une grande puissance pour les femmes et jeunes filles pâles, souffrant de faiblesse féminine et en général, de maladies propres à leur sexe.

SE VENDENT PARTOUT.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port

Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.

Séchoirs à Rideaux.

Ustensiles de Cuisine, tous genres,

Peintures préparées.

Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.

Escabeaux grands et petits.

Machines à Laver et Tordeurs.

Trappes à Rats

L. J. A. SURVEYER

8 rue St-Laurent.

BAUME ROYAL ITALIEN Le Grand Embellisseur du teint et la Merveille Chimique de Florence (Italie)
FAITES-EN L'ESSAI



Afin de démontrer les remarquables et magnifiques résultats apportés par cette incomparable préparation dans l'embellissement du teint, nous en enverrons, sur réception de 10 cents, une quantité suffisante pour convaincre n'importe quelle dame que le **BAUME ROYAL ITALIEN** est le plus remarquable et le seul embellisseur faisant, promptement et permanentement, disparaître les rides, les boutons, points noirs, bulbes, taches, etc., qui gâtent le visage des

plus jolies femmes. Il rend la peau veloutée, le teint délicat; est hygiénique, est invisible et absolument inoffensif. Envoyez 10 cents pour une bouteille échantillon ou un timbre de 2 cents pour une brochure donnant tous les détails particuliers sur la beauté de la figure.

ITALIAN DRUG CO., 207 ST-JACQUES, MONTREAL

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G. P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une botte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.

Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.

L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LIBRAIRIE prix spécial aux Communautés.

20006

80-11-07

LA MEILLEURE

Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de lavouse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendent AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,

1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale: 101 rue du Pont, Québec.



Institut Dentaire Canadien

BUREAU PRINCIPAL

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel. Bell East 846.

La succursale est ouverte: Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.

Un médecin est attaché à l'Institut. Nous avons une bonne pour assister les personnes craintives.

Dr JOS. VERSAILLE,

DENTISTE

GERANT

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

ARTICLES D'ÉTÉ

Correspondant direct de tous les journaux français. Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron découpé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.

Notre Département de Modes

a subi toute une transformation dans les genres de CHAPEAUX. Ceux de l'OUVERTURE se sont vendus si rapidement, qu'il a fallu renouveler tout à neuf — ce sont les DERNIÈRES NOUVEAUTÉS que nous vous offrons en CHAPEAUX GARNIS et NON GARNIS — en FOURNITURES — en PLUMES — en OISEAUX — en FLEURS — en VELOURS — en GARNITURES — en DENTELLE GARNIS DE JAIS, etc., etc.

Notre DÉPARTEMENT de MANTEAUX

en drab, bleu, gris, noir, etc., etc., chiquement garnis, doublés avec soin, fini parfait, depuis \$5, \$6, \$8, \$10 jusqu'à \$20. Nos ETOFFES A MANTEAUX soutiendront favorablement la comparaison — en prix et en qualité — avec n'importe quelle maison. C'est ainsi que nous vous montrerons toutes les nuances nouvelles — BROCHÉES ou UNIES — depuis la modique somme de 75 cents à la qualité extra à \$5.00 la verge.

Les SOUS-VÊTEMENTS en FLANELETTE pour DAMES comprenant les JUPONS—ROBES DE NUIT—CORPS—CALEÇONS—sont des patrons de confection de haut prix — quoique les PRIX soient remarquablement BAS.

QUALITE EXTRA dans les JUPONS en Satin — en Mohair — en Soie — en Satin — il vaut la peine de les examiner et d'en demander les prix.

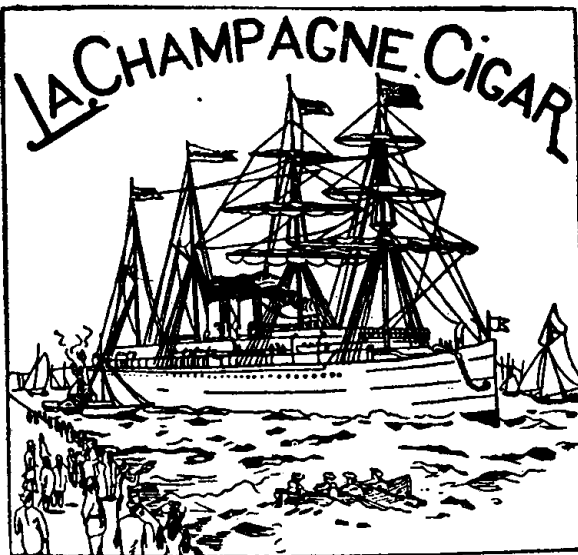
Nos Etoffes à Pardessus pour Hommes

ainsi que notre choix d'objets de MERCERIES sont remarqués par leurs genres nouveaux à des prix abordables. LE COMPLET DE NOTRE STOCK IMMENSE ne comprend que les marchandises nouvelles. — Nous ne faisons pas de notre magasin un hôpital pour le refuge des vieilles marchandises.

Une visite est cordialement sollicitée.

Archambault Frères

Coin Ste-Catherine et Amherst.



LA CHAMPAGNE CIGAR

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs — Fait du plus pur Havane — Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



Mr J. J. LEVERT

Professeur de - Mandoline, Guitare et Banjo

Et IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS.

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232, RUE STE-CATHERINE,

(VIS-A-VIS LE QUEN'S THEATRE)

MONTREAL

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississipi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

(Suite)

Assuré, dans tous les cas, d'une neutralité temporaire chez ses voisins, le commandant retourna au poste de Niagara, où M. de la Salle venait d'arriver avec Tonty et quatorze hommes. De la Motte lui fit le rapport de son expédition.

Apprenant que les sauvages n'avaient pas tous vu du même œil favorable son établissement au Niagara, de la Salle se douta bien que les choses n'en resteraient pas là, et que ses ennemis lui créeraient bientôt de sérieux embarras. Ses ennemis, dont les plus dangereux étaient des traiteurs appartenant aux premières familles canadiennes, lui mettraient en travers de ses entreprises, les farouches et traîtres Iroquois. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Aussitôt, de la Salle fit abattre des chênes croissant en quantité tout près de là, et le 26 janvier 1679, il plaça en chantier la quille de son navire, et promit une prime de dix louis d'or pour activer les travaux.

Voyant que tout allait bien, de la Salle repartit pour le fort Frontenac.

S'en retournant il se fit accompagner par Tonty et quelques hommes du poste de Niagara, jusqu'à l'embouchure de la rivière de ce nom, où il indiqua à son lieutenant un emplacement pour un fort qu'il voulait appeler : Conty.

Le poste palissadé érigé par M. de la Motte n'aurait pas subi avec avantage l'attaque d'une bande d'Iroquois. Il avait été fait trop à la hâte, ne répondant qu'au besoin urgent de protéger contre les rigueurs de l'hiver.

Diligemment Tonty s'occupa des deux ouvrages commis à ses soins. Les travaux de construction de la barque avançaient à vue d'œil et le fort Conty prenait des proportions rapides.

De la Salle avait laissé avec Tonty deux Mohicans, chasseurs émérites qui l'hiver durant pourvurent la garnison de gibier. On peut affirmer que sans ces braves, les habitants du poste auraient souvent éprouvé la sensation désagréable des tiraillements de la faim.

Dans le voyage de M. de la Salle au Niagara, l'embarcation chavira à quelque distance du rivage, et les vivres qu'il apportait à de la Motte furent perdus. Tonty soupçonna le pilote d'avoir à dessein causé ce naufrage, pour servir les intérêts des ennemis du seigneur de Cataracouy.

Avec le printemps de 1679, apparurent autour du chantier du *Griffon*, et du poste des Français, des figures suspectes de Tsonnonthouans, au verbe fanfaron, menaçant de détruire la barque mi-achevée.

CHAPITRE IV

UNE PARTIE DE PÊCHE A L'ÎLE CAYUGA

Le renouveau est venu encore une fois rajeunir la terre, lui faire une fraîche toilette comme à une vieille coquette, qui, pour paraître avec avantage, se poudre, se frise, se fleurit et se donne un teint ravissant à l'aide d'artifices plus ou moins condamnables car, la poudre tombée, la frisure dé faite, les roses des joues pâlies ou fanées, il en faut revenir à une seconde opération pour retrouver cette beauté factice. C'est l'histoire du printemps suivi de l'été, de l'automne et de l'hiver. La fraîcheur de la saison printanière passe tôt, profitons de son règne pour en jouir.

Un jour—au commencement de mai,—trois ouvriers de Tonty s'approchèrent de lui, et lui dirent :

—M'sieu le chevalier, depuis quelque temps nous avons travaillé bien fort, au navire, et vous nous feriez un vif plaisir si vous nous accordiez une demi-journée à tous trois.

—Si vous êtes si fatigués, certainement que je vous accorde un repos.

—Oh ! ce n'est pas pour nous croiser les bras et rester inactifs que nous désirons obtenir une après-midi de liberté !

—Que voulez-vous faire, alors ?

—Une petite partie de pêche.

—Mais vous manquez de lignes, vous n'avez pas d'hameçons !

—Oh ! que non !... Avec l'aide d'Albéric D'Amour, le forgeron, nous nous sommes fait des hameçons, puis, Campeau nous a tissé des lignes superbes. Il ne nous manque que votre permission.

—Vous l'avez... Mais, où irez-vous ?

—Merci !... pas loin... seulement de l'autre côté de l'île ! (*)

—Très bien !... Si vous prenez du poisson cela fera variété dans le menu de demain qui justement tombe un vendredi !

—Oh !... pour en prendre... fiez-vous à nous—s'il y en a à prendre—nous ne reviendrons pas bredouilles.

Et les trois compères partent gaiement, munis, en outre des engins nécessaires, de deux sacs bien remplis de provisions pour le repas du soir, car on soupèrait sur le bord de la rivière ; et d'un fusil, on ne sait ce qui peut arriver.

La distance entre la terre ferme et l'île n'est pas grande, mais il faut néanmoins pour y passer, une embarcation quelconque.

Les trois disciples de *Walton* se firent un bac ou radeau en attachant ensemble de grosses pièces de bois et se servant de gaules ils traversèrent bientôt à l'autre rive.

Les pêcheurs—il est inutile de les nommer—s'appelaient Emery Le Mieux, un grand roux, visage un peu mince, bouche petite, nez long, yeux gris. Bon pied, bon œil ! Il était adroit tireur autant qu'heureux pêcheur.

Paul-Léon Matté, un gros châtain, un peu myope, aimant beaucoup à rire, ayant toujours une chanson sur les lèvres. Il avait une belle voix, et au poste on l'avait surnommé le *beau chanteur* !... Bon garçon, pas tout à fait aussi énergique qu'Emery, mais vraiment bon cœur et aimable compagnon.

(*) L'île Cayuga. Le *Griffon* était en construction dans la crique Cayuga, à l'est de l'île, sur la terre ferme.

Le troisième s'appelaient Frédéric La Pointe. Joli brun aux yeux noirs très rieurs, d'une stature ordinaire, ni obèse ni maigre. Inventant et racontant avec le plus grand sérieux des histoires impossibles, qui égayaient énormément ses deux amis.

Les voilà partis. Emery à l'un des bouts du radeau, Frédéric à l'autre, ils se dirigent vers l'île à l'aide de leurs gaules. Paul-Léon assis au centre du bac hourrait de petun le fourneau de sa pipe, et chantait durant cette opération :

Ah ! qui me passera le bois,
Moi qui suis si petite ?
Ce sera monsieur que voilà :
N'a-t-il pas bonne mine ? là !
Somme's nous au milieu du bois ?
Somme's nous à la rive ?

Emery et Frédéric firent chorus. Frédéric voulut même faire un pas de danse, un entrechat, ce qui faillit les plonger tous les trois dans l'onde froide.

—Arrête !... arrête !... Reste tranquille ! crièrent ensemble Emery et Paul-Léon, tu vas nous faire verser !

Frédéric riait.

—Perds-tu la tête, fit Emery, de vouloir gambader comme ça sur un radeau si étroit ?

—Penses-tu que ça serait drôle de prendre un bain dans de l'eau si froide ?... Tu mériterais, ajouta Paul-Léon, qu'on te saucât à l'eau !

Frédéric riait toujours !

—Si vous m'adressez encore un mot de reproche, dit-il, je vais me trémousser encore de plus belle !

—Ça me rappelle, dit Emery, qu'une fois...

—Allons ! fit le gai Frédéric, monsieur de la *petite histoire* qui va nous en conter une...

—Laisse faire, dit Paul-Léon, je préfère cela à tes sauts...

—Et tu as raison, remarqua Emery. Ce que je veux vous raconter a une morale qui s'appliquerait bien à notre ami.

—Dans ce cas, je t'écoute avec attention !

—Moi aussi, dit Frédéric.

—Eh bien ! reprit Emery, une fois que j'étais à la pêche dans un frêle esquif d'écorce de bouleau, avec... Ah ! qu'importe son nom ! ne médions pas des absents !... mais c'était un ami !... Ce gars-là ressemblait à Frédéric. Il était connu pour ne pouvoir se tenir coi une minute. Il lui fallait se lever, s'asseoir, se tourner à droite, à gauche, se déranger continuellement au risque de vous faire piquer une tête dans l'onde...

—Il était réellement comme Frédéric, glissa malicieusement Paul-Léon,

—Oui !... Eh bien ! je me trouvais, une fois, à la pêche avec ce gaillard-là, et je me disais, à part moi : c'est surprenant s'il ne nous arrive rien !... il va se mettre à gigoter tout à l'heure d'une façon dangereuse. Tiens ! voici un endroit qui descend en cran, remarqua subitement Emery, lorsque sa gaule ne trouva pas fond.

—Ça doit être un trou, dit Frédéric, de l'autre bout du radeau, car moi je n'ai pas manqué fond.

—Cela importe peu, dit Paul-Léon, nous atterrissons sur l'île avec la poussée que nous avons. Mais j'ai hâte de savoir ce qui t'est arrivé avec ton compagnon de pêche... Il t'a fait chavirer ?...

—Non, du tout !

—Alors ?

—Il a été bien tranquille, bien sage.

—Mais je ne comprends pas !

—Eh bien ! c'est cela qui est la morale ! Comprends-tu, Frédéric ?

Et Emery et Paul-Léon partirent d'un grand éclat de rire au dépens de Frédéric.

—Riez bien, compères, dit ce dernier, j'aurai mon tour.

La radeau heurta la rive. Les sacs aux provisions et les engins de pêche débarqués, les amis, avec un bout de corde, amarrèrent leur embarcation et se disposèrent à traverser en droite ligne l'île Cayuga, mesurant ici un quart de mille.

Une demi heure plus tard, les trois lurons étaient

sur la berge occidentale de l'île, profondément occupés, absorbés à pêcher.

Et ça mordait bien !

Et les pêcheurs ne cessaient de décrocher les malheureux poissons qui venaient se prendre à l'amorce trompeuse, et de les jeter tout frétilants dans l'herbe verdissante du bord de l'eau, au pied d'un gros arbre.

La capture, par Emery, d'un poisson plus gros que ceux déjà pris, amena de la part de Frédéric la blague suivante, qui égaya tout le monde.

— Il y a deux ans, dit-il, j'étais venu jusqu'aux chutes du Niagara, en compagnie d'autres du fort Frontenac, rencontrer un parti de chasseurs revenant des pays d'en haut avec le produit de leur chasse de l'hiver précédent.

« A la halte qui eut lieu en cet endroit, j'eus le loisir de faire un brin de pêche.

« J'avais emprunté le canot d'un sauvage, et jusque dans les remous et les bouillonnements de la rivière je vins très près des chutes. Tout-à-coup je reçois une secousse, ma ligne se tend, et voilà que le poisson qui s'était pris à mon filet, se dirige vivement vers la grande cataracte, me remorquant derrière lui. Vous pouvez croire si j'étais excité, car si je ne coupais pas ma ligne immédiatement, je courais le risque de m'enfoncer sous le grand rideau liquide du Niagara. Mais pour couper ma ligne il fallait un couteau, et je n'en avais pas. Il y avait bien la ressource d'abandonner la partie, mais j'aurais rougi comme un sauvage à ma rentrée au camp sans poisson et sans ligne. Heureusement, je pensai à donner du jeu à mon puissant remorqueur. Si c'est pas une baleine, me disais-je, ça doit être un fier animal !

« Je déroulais du fil en plein, mais pendant ce temps nous allions toujours bon train. Enfin à mon grand contentement je m'aperçois que ça ne tirait plus aussi fort.

« Bon, que je me dis, je m'en vas hâler le marsouin. Ma parole, vous ne devinez jamais ce qui arriva ?... »

Emery et Paul-Léon oubliant le caractère hâbleur de leur ami, l'écoutaient bouche bée.

— Non, dirent-ils ensemble. Qu'advint-il ?...

— Eh bien !... Tout d'un coup une masse énorme sortit de l'eau et monta... monta... vers le haut de la chute. C'était mon animal qui cherchait la fuite de cette façon. Mais il ne pouvait jamais sauter si haut !... Croyant, sous l'impression du moment que ma prise m'échappait, j'eus la présence d'esprit de donner un bon coup sec sur ma ligne, ce qui eut pour effet d'arrêter le poisson dans son essor ascensionnel... et... naturellement il retomba...

— Dans l'eau ? fit Paul-Léon.

— Non, dans mon canot, où je l'assommaï à coups d'aviron, et fier de mon coup je retournai au camp.

— Sacrebleu ! s'écria Emery vexé, comprenant que l'éternel gouailleux venait de leur en conter une.

Paul-Léon avait l'air dépité, pendant que le rire sonore de Frédéric retentissait cinq bonnes minutes. Après cela il y eut un moment de silence.

Les deux amis boudaient Frédéric.

Mais le moment de souper ramena bientôt la bonne humeur.

En surveillant la cuisson de leur poisson Paul-Léon chantait :

Nous allons manger du poisson,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Manger tous les trois comm' des bons,
Fritaine, friton, friton, poëlon,
Ah ! ah ! ah ! frit à l'huile,
Frit au beurre et à l'ognon !

Après le repas, autour du foyer mourant, ils firent la causette en fumant la pipe ; puis les pêcheurs songèrent à réintégrer le poste français.

Ils cheminèrent lentement vers l'endroit où ils avaient amarré leur radeau. La fraîcheur exquise du soir vivifiait, et les trois compagnons sentaient leurs poitrines se dilater à son contact bienfaisant...

Emery marchait en tête, muni de l'arme à feu, car une rencontre dangereuse, soit de bipède ou de quadrupède, pouvait se présenter.

Paul-Léon suivait, ayant Frédéric sur ses talons.

Arrivés au bord de l'eau, Emery eut une exclamation de surprise : le radeau avait disparu !

— Nous ne l'avons pas attaché assez bien, peut-être ? dit Paul-Léon.

— C'est ça, dit Frédéric, et l'action du courant ou du remous aura délié la corde ou l'aura usé par un frottement soutenu....

— Ta ! ta ! ta ! dit Emery. C'est moi qui ai attaché le radeau, et je vous assure que j'avais bien fait mon ouvrage.

— Qu'est ceci ? remarqua Frédéric, ramassant à ses pieds un petit bout de corde.

— Le lien qui retenait captive notre embarcation, dit Emery.

Il le prit et l'examina. Un instrument tranchant l'avait coupé net.

Les trois amis se regardaient l'un l'autre, stupéfaits

Qui avait ainsi coupé la corde du radeau ?

Emery avait vite débattu un plan en sa cervelle féconde en ruses et stratagèmes.

— Mes vieux, dit-il, au moment où je vous parle, j'en parierais le plus beau de mes poissons, il y a une paire d'yeux qui nous épient. L'on n'a pas envoyé notre embarcation à la dérive sans raison. Un intérêt réel existe pour cela, et nous devons tenter un effort pour le connaître... il y va peut-être de nos jours...

— Que veux-tu dire ? demanda Paul-Léon.

— Je ne sais pas encore quel danger nous devons appréhender, car danger il y a, répondit Emery, mais vous n'ignorez pas que, depuis quelque temps, les Tsoungontouans et certaines *peaux-brûlées* se conduisent avec insolence et préfèrent des menaces contre le chantier du *Griffon*, disant qu'ils vont le détruire...

— Tes paroles sont vraies, dit Frédéric, et tu en conclus ?

— J'en conclus pour le moment, qu'un motif existe de retarder notre rentrée au camp, et qu'il importe beaucoup que nous sachions ce que c'est...

— Que proposes-tu ? fit Paul-Léon.

— Ecoutez bien !... voici mon idée !... Vouloir gagner la pointe nord de l'île serait donner en plein traquenard... deux ou trois hommes armés pourraient nous y tenir cois sous les canons de leurs fusils, puis nous garrotter... tandis que si vous voulez m'écouter, je crois qu'il sera possible de déjouer les plans de l'ennemi.

— Voyons donc, dit Frédéric.

— Je vais me diriger vers le sud, m'enfoncer sous bois le premier, continua Emery. A cinquante pas derrière moi viendra Paul-Léon ; et toi, Frédéric, muni du fusil, tu seras l'arrière garde !... tu nous suivras à reculons... Si quelque chose de suspect se présente à tes regards vigilants, fais feu, puis rejoignons-nous à la hâte !... Si l'un de nous est saisi inopinément, qu'il lance un « Sauvez-vous ! » avertisseur. Je crois, assurément, qu'il faut être au corps de garde avant le jour !... un pressentiment me possède que nous et nos amis de la terre ferme sommes en danger !... Mon plan vous va-t-il ?

— Nous l'acceptons !

— Pars, dit ensuite Paul-Léon, à voix basse ; je te suis !

Les voilà partis dans l'ordre indiqué par Emery. Ils marchent avec précaution, se dissimulant autant que possible, passant vivement d'un arbre à un autre, se courbant derrière les buissons, les accidents de terrain, et, n'avançant qu'après avoir scruté du regard les environs immédiats... Mais l'obscurité s'épaissit, et les braves pêcheurs éprouvent une difficulté grandissante à se suivre à la distance convenue. Les ténèbres les forcent à se rapprocher un peu. Jusqu'à présent une solitude égale règne dans l'île, tranquillité qui pèse aux trois individus silencieux se glissant sous bois comme des fantômes !

Il n'y a que le grondement des cataractes éloignées ressemblant au mugissement sourd d'un mastodonte, qui trouble le calme du soir. Ce ronflement puissant domine les voix infinitésimales de la nature, le cri-cri des insectes, le bruissement des feuilles, etc, et exige chez les disciples de la ligne et de l'hameçon une circonspection raisonnée.

Ils avancent toujours, l'oreille tendue, prête à épier le moindre son insolite.

Soudain, une voix alarmée rompt le calme du paysage. Paul-Léon jette un retentissant « Sauvez-vous ! » C'est tout ce qu'il peut articuler ; un baillon lui ferme la bouche.

Mais ce signal suffit ; l'avant et l'arrière-garde s'arrêtent surprises. Emery et Frédéric subissant alors une inspiration simultanée, s'élançant chacun dans un arbre voisin, et prennent refuge parmi les branches basses, et là, guettent de nouveaux développements.

Emery est à peine installé dans sa cachette aérienne, qu'il entend venir vers lui. Il écoute attentivement et perçoit un bruit de pas se rapprochant. Autant qu'il en peut juger, les êtres qui s'avancent sont au nombre de cinq ou six. Ils arrivent sous lui et s'arrêtent au pied de l'arbre qui le protège.

CHAPITRE V

COMLOT POUR LA DESTRUCTION DU GRIFFON

Une branche morte craqua deux fois sous l'arbre reculant Emery, puis, plus rien. L'homme de Tonty en retenait presque sa respiration dans la crainte qu'on ne l'entendit. Il avait beau écouter, il ne percevait plus aucun bruit suspect. C'est à ce moment critique, où un contrôle nécessaire de tous ses nerfs était impérieux, qu'une forte envie sternutatoire vint le tourmenter ; après des efforts héroïques, il en triompha, et à cet instant, des voix basses, un chuchotement mystérieux comme le souffle d'un zéphire, montèrent jusqu'à lui.

Emery connaissait un peu la langue Iroquoise, et par les bribes de phrases qu'il saisit, il eut l'intuition d'une machination organisée par un parti de sauvages pour la destruction du navire en chantier. On s'étonnait de ne pas avoir capturé les deux autres Français, malgré toutes les précautions prises à cet effet, et l'on ne pouvait s'expliquer leur disparition soudaine, mais ils ne sauraient s'échapper de l'île avant le coup prémédité contre le grand navire des blancs, pour le lendemain.

Emery en savait assez pour mettre Tonty sur ses gardes. Restait la question : Comment parvenir jusqu'au chevalier sans tomber en mains ennemies ?

Pour réussir, Emery fit appel à toutes ses facultés, et dressa, à tout hasard, son plan d'action.

— L'inconnu qui va m'environner dès que je serai en mouvement, pensait-il, m'obligera peut-être à modifier mon projet, changer un tantinet mes idées, mais il ne faut pas agir à l'aveuglette !... Je ne dois compter que sur moi-même... Paul-Léon est pris... Frédéric l'est peut-être aussi !... malheureusement, il a le fusil, qui me serait si utile... Allons ! mon plan est arrêté !... A l'œuvre et de la prudence !...

Il se mit à rire mystérieusement, alors que son esprit poursuivait son soliloque intérieur.

— Messieurs les Tsoungontouans, pendant que vous me cherchez en tous sens dans l'île, je serai à votre campement. J'essaierai de surprendre plus intimement vos secrets et je vous défie de me mettre la main sur le corps !...

Il se glissa à bas de sa retraite avec l'agilité silencieuse d'une hamadryade, et prit la direction de ceux qui s'étaient arrêtés sous son gîte.

Son projet comportait un détour qu'il s'empressa d'accomplir, y mettant autant de circonspection que l'exigeait la prudence.

— A présent, se dit-il, se signant et murmurant un *Ave Maria*, à la grâce de Dieu, et que la bonne Vierge me protège !... car je risque ma peau !

Ensuite, il se dirigea résolument vers l'endroit où l'ennemi devait être campé.

(A suivre)



“ Je ne souffrirai pas que l'on insulte une Anglaise !... ” (Page 99 Col. 3.)

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

“ Puis-je savoir, messieurs, pourquoi l'on nous a conduites ici, contre notre volonté ? Nous sommes des sujettes de la reine, et sans doute des gentlemen, tels que vous paraissez être, n'oseraient manquer d'égards pour nous, ”

Ce petit discours, où miss Owens rappelait la suprématie féminine si fort respectée dans les colonies anglaises et américaines, ne manquait pas d'habileté. Cependant, soit qu'il n'eût pas été compris, soit qu'on ne se souciait pas d'y répondre autrement, il fut accueilli par des ricanements moqueurs.

Rachel ne se déconcerta pas, et reprit avec animation :

“ Puis-je au moins savoir, messieurs, ce qu'est devenu John, mon domestique noir, et si vous avez l'intention de retenir la voiture et le cheval qui doivent nous ramener à Dorling ? ”

— Votre domestique ? répondit Guzman en mauvais anglais et sans cesser de se balancer dans son rocking-chair, il est là sous ce banc ; amenez-le si vous pouvez ! ”

Et il désignait une masse noire que l'on semblait avoir poussé dédaigneusement du pied dans un coin de la salle. Rachel se pencha vers John, car c'était lui ; mais il était immobile et ne répondit pas à l'appel réitéré de sa maîtresse. Elle se redressa toute pâle.

“ Il est mort ” dit-elle.

Clara poussa un cri ; cette terreur ne fit que redoubler l'hilarité des assistants.

“ Oui, oui, il est mort, reprit Burley avec ironie ; autant du moins que l'on peut l'être après avoir bu une bonne demi-pinte de whiskey... car il a bien fallu cela pour mettre ce moricaud à la raison. ”

Miss Owens examina John de nouveau et reconnut qu'en effet il était seulement ivre, mais de cette ivresse complète qui cause l'anéantissement momentané d'une créature humaine. Le dégoût l'obligea de s'éloigner aussitôt.

“ Qui l'a fait boire ainsi ? demanda-t-elle avec indignation ; John est un honnête serviteur ; il n'eût jamais volontairement commis de pareils excès, quand

il savait combien ses services nous étaient nécessaires.

— Bah ! reprit Burley avec nonchalance, ces noirs ne savent pas se modérer quand ils ont à boire à discrétion.

— Mais alors, dit Clara naïvement, comment retournerons-nous à Dorling ?

— Vous resterez avec nous, mes jolies señoritas, répliqua Guzman ; nous sommes très aimables avec les dames.

— Et miss Brissot, ajouta Fernandez en anglais d'un ton doux, se trouvera d'autant mieux en notre compagnie que nous sommes tous d'anciennes connaissances de son père. ”

Un éclat de rire général accueillit encore cette saillie dont Clara ne pouvait juger la portée ; aussi la pauvre enfant prit-elle à la lettre l'affirmation ironique de l'idalgo dégénéré.

“ Monsieur Fernandez, dit-elle d'un ton suppliant, si vous êtes, comme je le suppose, un ancien employé de notre store aux mines de B***, j'invoque votre protection, pour mon amie et pour moi. Mon père a été bien malheureux ces derniers temps, et il ne saurait vous avoir offensé. L'eût-il fait, vous ne voudriez pas certainement vous en venger sur de pauvres filles innocentes que le hasard a mises en votre pouvoir. ”

Cette touchante prière ne pouvait émouvoir les hommes corrompus et coupables qui l'écoutaient ; cependant ils n'osèrent plus rire, et Fernandez lui-même manifesta quelque embarras, comme si un vague souvenir d'honneur et de générosité se fut éveillé dans son cœur. Mais cette impression, si elle était réelle, ne fut pas de longue durée ; bientôt il reprit avec son accent railleur :

“ Ma protection, miss Brissot ? ce serait plutôt à moi d'invoquer la vôtre... A vrai dire, j'ai eu peut-être de légers torts envers mon ancien patron, et, lorsque je l'ai vu la dernière fois, je l'ai laissé dans une position un peu gênante... ”

— Pendu par le cou, au milieu du store embrasé, à deux pas d'un baril de poudre prêt à sauter, grommela Guzman en espagnol ; c'était gentil.

— Mais il paraît, poursuivit don Fernandez, qu'il s'est tiré d'affaire et qu'il nous garde rancune. Aussi a-t-il lâché à nos troussees toutes sortes de limiers blancs

et noirs, et il s'est mis lui-même de la partie, avec cet autre vaurien de Français qui doit avoir l'âme chevillée dans le corps... Or, sachez-le, chère miss, mes compagnons et moi nous comptons sur vous et sur votre amie, pour faire notre paix avec M. Brissot, avec le Français Martigny, même avec le terrible juge Denison, qui commande la troupe, et qui, paraît-il, n'a rien à vous refuser. ”

Clara n'apprit pas sans un vif sentiment d'espoir que des forces considérables, à la tête desquelles se trouvaient Denison, Martigny et son père lui-même, étaient sur la trace de ses persécuteurs actuels ; ce sentiment lui rendit un peu de courage.

“ Eh bien ! monsieur Fernandez, reprit-elle, soyez généreux envers nous, et, quels que soient vos torts et ceux de vos amis, nous nous efforcerons d'obtenir votre pardon. Commandez qu'on attelle notre voiture et qu'on nous conduise sur-le-champ à l'endroit où sont maintenant mon père, M. Denison et les autres personnes dont vous redoutez la colère ; je vous donne ma parole de faire tout ce qui dépendra de moi pour les décider à cesser leurs poursuites. ”

Et la pauvre Clara essayait de lire sur toutes ces physionomies brutales l'impression qu'elle avait pu produire ; elle n'y vit encore qu'incrédulité et raillerie.

“ Caramba ! dit Guzman en clignant des yeux, la petite a bien son idée, et, si nous étions assez sots pour nous laisser duper... De par le diable, j'ai bonne envie de la punir de sa fourberie en appliquant deux gros baisers sur ses joues fraîches ! ”

— Et comme l'autre est sa complice, ajouta Fernandez en riant, je me charge de lui infliger la même punition. ”

Les deux bandits se préparaient à joindre l'action aux paroles ; Clara et Rachel, sans cesser de se tenir par la main, s'élançèrent dans un angle de la salle, où elles se fortifièrent derrière un meuble.

“ Lâches ! s'écria Clara, osez-vous bien insulter des femmes sans défense ? ”

— N'y a-t-il donc pas ici un anglais, un gentleman, dit miss Owens avec énergie, pour protéger des Anglaises contre l'insolence de ces étrangers ? ”

Cet appel au patriotisme national a une telle puissance auprès de quiconque est né dans la Grande-Bretagne que, même au milieu de cette troupe de scélérats, il fut entendu. Il ne se trouvait là que deux anglais ; l'un était le squatter Burley, dont nous connaissons les mauvaises dispositions à l'égard des prisonnières ; l'autre était un gros homme à favoris rouges, aux énormes poings, vêtu d'un paletot déchiré et d'un pantalon à carreaux-frangé par le bas. Aux cris poussés par les jeunes filles en détresse, cet homme se leva brusquement, et, se plaçant devant elles, il dit en espagnol presque inintelligible.

“ Dieu me damne, je ne souffrirai pas que l'on insulte une Anglaise !... Si gredin que je sois devenu, on ne manquera pas de respect, en ma présence, à de jeunes ladies qui sont sujettes de Sa Gracieuse Majesté... J'assommerai celui qui fera un pas de plus ! ”

Et il se posa en athlète, les poings fermés, prêt à exécuter sa menace.

— Thompson a raison, dit Burley à son tour ; puisque notre sûreté nous oblige à retenir ces jeunes filles, gardons-les, mais conduisons-nous envers elles convenablement. Aussi bien on ne sait pas ce qui arrivera, et il pourrait en cuire à ceux de nous qui auraient dépassé certaines bornes.

Cette intervention énergique en imposa aux Mexicains, qui regagnèrent leurs places en assurant qu'ils avaient seulement voulu plaisanter. Thompson alla se rasseoir à son tour, pendant que Burley reprenait :

“ Ces étourdies, comme vous pouvez le voir, sont mourantes de fatigue, peut-être de faim et de soif. Or, demain, nous aurons besoin qu'elles soient en état d'agir et de marcher, si nous ne voulons qu'elles nous causent des embarras interminables, et il importe de les ménager dès à présent. Je propose donc de les installer dans la chambre voisine, où elles auront la liberté de prendre un peu de nourriture et de repos ; ainsi elles se trouveront alertes et bien portantes pour le moment du départ.

— Prenez garde qu'elles ne s'enfuient ! s'écria

Guzman ; il faut grandement se défier des ruses féminines.

—On y veillera... Allons ! venez, continua Burley en s'adressant aux deux jeunes filles encore tremblantes ; à moins, ajouta-t-il avec impatience, que vous ne consentiez à souper en notre compagnie."

Clara et Rachel quittèrent avec précipitation leur retranchement, et, précédées du berger, qui s'était emparé d'une bougie, elles gagnèrent la chambre voisine dont elles se hâtèrent de refermer la porte sur elles.

Cette chambre, occupée par M. Walker, était tapissée de nattes comme la première pièce, et meublée avec une extrême simplicité. Elle contenait seulement quelques sièges, une table et un lit assez mince, muni au lieu de rideaux d'un simple moustiquaire. Elle recevait du jour par deux étroites fenêtres situées l'une en face de l'autre ; et comme dans les absences fréquentes du maître la station demeurait vide, ces fenêtres se fermaient intérieurement par de solides volets assujettis avec des cadenas. Ce fut à ces cadenas que Burley courut d'abord, après avoir posé la bougie sur la table ; il s'assura qu'ils tenaient bien, en retira les clefs, puis il dit sèchement à Rachel et à Clara :

— On ne vous importunera pas ici, si vous n'essayez pas de nous fausser compagnie ou de nous jouer quelque mauvais tour, car dans ce cas, je ne répondrais de rien. Tranquillisez-vous donc, et je vais voir si je ne pourrais vous procurer quelque chose pour vous réconforter."

Et il rentra dans la première pièce où ses compagnons continuaient de causer à grand bruit.

Clara et Rachel étaient tombées sur des sièges, mais elles n'osaient encore échanger leurs idées, sachant bien que l'absence de Burley ne serait pas longue. En effet, il reparut bientôt, portant une bouteille de vin entamée, un pot d'eau, un morceau de pain dur et de la viande froide. Il déposa le tout sur la table et allait se retirer définitivement, lorsque miss Owens le retint.

— Monsieur Burley, dit-elle à voix basse et d'un ton insinuant, vous nous avez prouvé ce soir que vous étiez un véritable Anglais. Vous avez cent fois plus de cœur et d'intelligence que ces étrangers féroces avec lesquels vous faites cause commune... Je vous en conjure donc, réfléchissez à quels dangers vous vous exposez, vous, intendant de cette station, en acceptant une sorte de complicité avec ces vagabonds poursuivis par la justice. Aidez-nous à leur échapper et vous en serez généreusement récompensé.

— Et comment savez-vous, reprit Burley avec rudesse, si je vaudrais plus ou moins que les autres ? Il y a quelques jours en effet, j'étais l'intendant de cette station, et je vivais en honnête gentleman... oui je vivais en honnête homme, répéta-t-il d'un ton sombre, quand ce juge de Dorling, ce M. Richard Denison, s'est avisé de découvrir que j'étais un convict et de la plus mauvaise espèce. Il l'a dit à M. Walker ; celui-ci, après m'avoir donné congé, a renvoyé le troupeau dans une station voisine, sous la conduite de l'autre berger, puis est parti lui-même pour Melbourne, afin de me trouver un remplaçant... Alors, que pouvais-je faire sans pain et sans ressources ? Je suis retourné aux placers où j'avais travaillé autrefois et où j'avais des amis. J'y suis arrivé au moment où tout était en désarroi, et n'ayant rien à perdre, ma foi ! j'ai suivi l'exemple des autres. Je me suis compromis comme eux, et si on les pend, je n'ai aucune chance d'éviter la corde... Aussi les ai-je amenés dans cette maison où j'avais les moyens de pénétrer et où ils ont tout mis au pillage. Walker à son retour pourra voir comment je me venge ! Maintenant, une occasion se présente, continua-t-il en jetant un regard haineux sur Clara, de me venger aussi du méchant juge qui est cause de tout le mal, croyez-vous donc que je la laisserai s'échapper ? Non, certes ; "coup pour coup" comme Conan disait au diable.

— Encore une fois, monsieur Burley, ne vaudrait-il pas mieux...

— Assez ; vous parlez en vain... Tenez, dans votre intérêt même, laissez-moi rejoindre mes compagnons,

bien vite, car ils seraient capables de venir me chercher ici... Les entendez-vous ?"

En effet, les mineurs appelaient Burley et ne lui épargnaient pas les grossières plaisanteries sur le séjour prolongé qu'il faisait dans la chambre des prisonnières. Comme il allait sortir, Clara lui dit encore d'un ton angélique :

— Vous essayez inutilement de le nier, monsieur Burley, vous êtes hon... Seul, parmi tous ces gens, vous nous avez témoigné de la pitié.

— Ce n'est pas de la pitié ; seulement, je désire que vous soyez en état d'accomplir demain ce que l'on attend de vous.

— Mais de grâce, que peut-on attendre de deux pauvres femmes ?

— Vous le saurez quand il sera temps... adieu."

Il sortit précipitamment et les jeunes filles entendirent la clef tourner deux fois dans la serrure.

Demeurées seules, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Chère miss Owens, dit Clara, nous avons commis une grande imprudence et l'on pourrait croire que Dieu veut nous en punir. Je ne me pardonne pas d'avoir été la cause de votre malheur en vous poussant à cette démarche inconsidérée...

— Ne parlez pas ainsi, Clara, répondit Rachel avec une sorte de confusion ; vous, du moins, vous aviez d'importants motifs pour vous déterminer à cette excursion dans le Maaly-Scrub, au lieu que moi, je l'avoue à ma honte, je cédaï uniquement à mon goût pour les curiosités de la nature. N'avez donc aucun regret à cause de moi ; si vous aviez refusé de m'accompagner, j'eusse été peut-être assez folle pour venir seule... Que doit penser mon père, que doit penser votre mère en ne nous voyant pas rentrer ce soir ? Et nul ne sait à Dorling quelle direction nous avons prise... Mais ce n'est pas le moment de nous lamenter ; cherchons plutôt s'il n'y aurait pas un moyen de nous tirer de ce mauvais pas."

Le problème était plus facile à poser qu'à résoudre. Les deux pauvres enfants assises côte à côte, s'entretenaient longuement à voix basse sur leur situation présente ; mais après bien des suppositions hasardées, bien des projets absurdes et impraticables, elles finirent par reconnaître qu'elles ne pouvaient rien et qu'il fallait attendre les événements.

Cependant une partie de la nuit s'était écoulée. Dans la pièce voisine, les mineurs insurgés prolongeaient leur souper qui n'avait pas tardé à dégénérer en orgie. On les entendait causer avec une extrême animation, parfois même se quereller et se menacer ; mais la conversation ayant lieu en espagnol, il était impossible d'en comprendre l'objet. Du reste, ils ne paraissaient plus songer à leurs prisonnières et celles-ci s'étaient rassurées un peu.

Jusque-là, elles n'avaient pas voulu toucher aux provisions apportées par Burley. L'Anglaise, chez laquelle la faim se faisait sentir plus vivement, ou dont l'organisation flegmatique résistait mieux aux inquiétudes de la crise actuelle, se décida la première, et, s'approchant de la table, mangea quelques bouchées. Clara refusait d'abord de l'imiter ; mais sa compagne lui représenta si vivement la nécessité de reprendre des forces, qu'elle essaya de surmonter sa répugnance et qu'elle y parvint.

Ce repas terminé, elles éprouverent l'une et l'autre l'espèce d'accablement qui suit les grandes émotions et les grandes fatigues. Il y avait là, comme nous l'avons dit, un lit assez confortable, quoique sans draps et sans couvertures ; mais comment oser se coucher dans cette chambre où quelque bandit ivre pouvait voir la fantaisie de pénétrer d'un moment à l'autre ?

Afin d'éviter une surprise de ce genre, miss Owens s'avisait d'un expédient : elle entassa devant la porte tous les sièges et les meubles légers contenus dans la chambre, et les posa en équilibre les uns sur les autres. Sans doute un pareil rempart ne pourrait arrêter sérieusement ceux dont elle redoutait les attaques ; mais au moindre mouvement de la porte tout l'échafaudage devait s'écrouler avec fracas, et du moins les pauvres prisonnières seraient mises sur leurs gardes.

Cette précaution prise, elles n'hésitèrent pas à se jeter tout habillées sur le lit, en laissant la bougie allumée.

Elles s'étaient bien promis de ne pas dormir ; et d'ailleurs elles pensaient que l'inquiétude les tiendrait éveillées. Mais le sommeil est un besoin impérieux, souvent invincible, pour la jeunesse. La fatigue physique l'emporta sur l'agitation de l'esprit, et leurs paupières s'appesantirent peu à peu. Plusieurs fois elles se redressèrent brusquement sur leur couche ; mais, rassurées par le calme qui régnait maintenant dans la première pièce, elles retombaient bientôt dans leur torpeur involontaire et elles finirent par s'endormir profondément en se tenant embrassées.

XVII

LES OTAGES

La nuit s'écoula ainsi, et les premières lueurs du jour commençaient à se montrer à l'orient, quand on gratta extérieurement au volet d'une des fenêtres. Il n'en fallut pas davantage pour que Clara et Rachel sautassent toutes tremblantes en bas du lit. Comme elles réparaient le désordre de leur toilette, sans savoir encore de quoi il s'agissait, une personne invisible dit avec de grandes précautions :

— Missi Owens !... missi Rachel ! Pour Dieu, vous répondre à moi !"

Rachel avait reconnu la voix de John. Elle s'approcha sans bruit de la fenêtre, qui n'était pas munie de châssis vitré, se fermait seulement, comme nous l'avons dit, avec un volet de bois. Une assez large fente existait entre la muraille et le volet, et c'était par là que John avait appelé. Miss Owens, à son tour, se pencha vers l'ouverture et répondit tout bas :

— Me voici, John ; que me voulez-vous ?"

Le noir sembla d'abord stupéfait de l'heureux succès de sa tentative. Il reprit bientôt avec naïveté :

— Vous vivante encore, bonne missi Rachel ?

— Mais sans doute.

— Et pas blessée, pas maltraitée par les méchantes gens, ni missi Clara non plus ?

— Ils ne nous ont maltraitées qu'en paroles... Mais vous, John, comment nous avez-vous laissé tomber dans cet affreux guet-apens ?

— Pas la faute à moi, pas du tout... Moi même malheureux."

Et il raconta en peu de mots ce qui lui était arrivé à partir du moment où les jeunes filles avaient pénétré dans le Maaly-Scrub, en compagnie de Tête-de-Crin et de sa tribu.

Les cavaliers qu'on avait aperçus dans la plaine peu d'instants auparavant, s'étaient rendus à la station Walker et s'y étaient installés en maîtres. Le noir eût pu facilement se cacher dans les broussailles au bord du ruisseau, mais il n'était pas aussi facile de cacher la voiture et le cheval dont il avait la garde ; aussi n'avait-il pas tardé à être remarqué par les inconnus, et deux d'entre eux s'étaient détachés de la bande pour venir à lui ; c'étaient Burley et Fernandez. On lui avait demandé naturellement ce qu'il faisait là, et John n'avait pas cru devoir dissimuler la vérité. Convaincu que l'importance de son maître et le haut rang des jeunes demoiselles confiées à ses soins devaient frapper les questionneurs de respect, il leur avait appris que Clara et Rachel se trouvaient en ce moment dans le voisinage. Cette nouvelle avait paru impressionner Fernandez et le berger ; ils s'étaient rapidement concertés, puis ils avaient pressé John de venir à la station où il pourrait attendre plus commodément ses maîtresses. Il avait refusé d'abord, mais on l'avait prié avec tant d'obligeance qu'il avait fini par céder. On avait donc attelé le cheval au char à bancs et l'on s'était dirigé vers la maison, où le noir avait reçu une pressante invitation de boire "un coup de wiskey," avec ses nouveaux amis.

ELIE BERTHET

(A suivre)